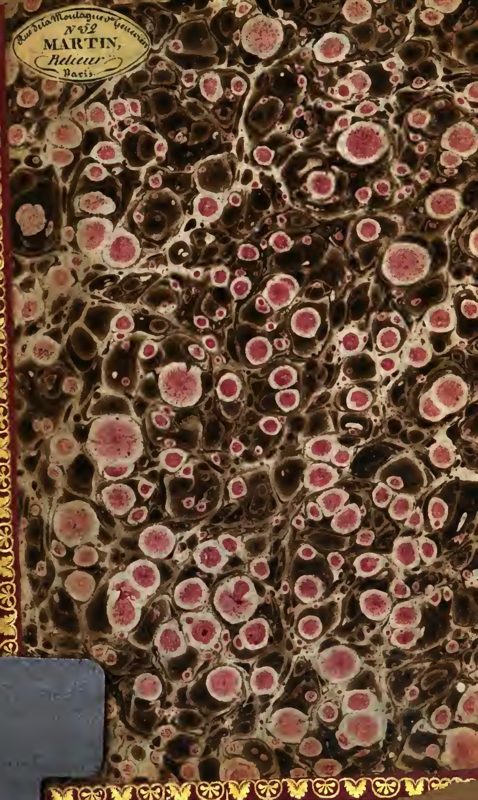
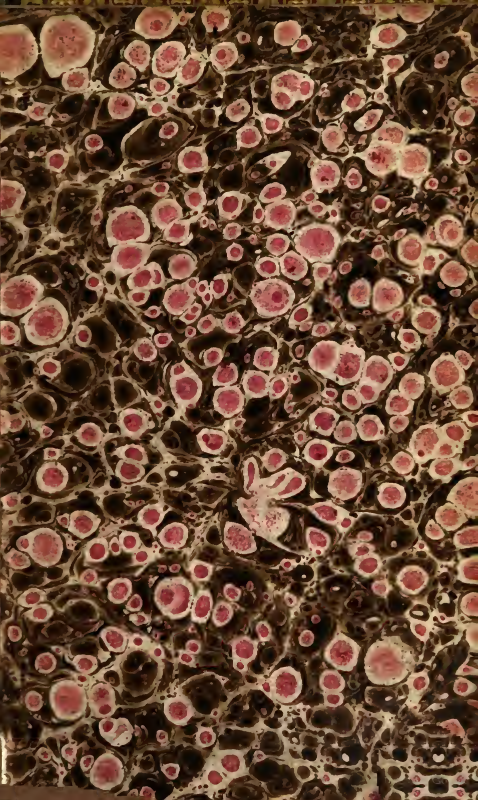



Rue de la Montagne Ste Geneviève
N° 52
MARTIN,
Relieur
Paris.







LASCARIS.

DU MÊME AUTEUR :

MÉLANGES LITTÉRAIRES, un vol. in-8°., orné de 8 portraits. PRIX : 9 fr.

Le même ouvrage, 2 v. in-18, ornés aussi de 8 port. 9 fr.

NOUVEAUX MÉLANGES LITTÉRAIRES, un volume in-8°., orné de 3 portraits. 9 fr.

Le même ouvrage, 2 v. in-18, ornés aussi de 3 port. 9 fr.

LASCARIS, un beau vol. in-8°., deuxième édit. 9 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN,
RUE RACINE, N. 4, PLACE DE L'ODÉON.

LASCARIS,

OU

LES GRECS DU QUINZIÈME SIÈCLE ;

SUIVI

D'UN ESSAI HISTORIQUE

SUR L'ÉTAT DES GRECS,

DEPUIS LA CONQUÊTE MUSULMANE JUSQU'A NOS JOURS ;

PAR M. VILLEMAIN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TROISIÈME ÉDITION,

Augmentée d'un Essai sur les Romans grecs, et ornée d'une carte.

TOME PREMIER.




A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE

DE S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC DE CHARTRES ;

A BRUXELLES,

MONTAGNE DE LA COUR, N°. 731.

1826

PRÉFACE.

Tout ce qui parle de la Grèce attire l'intérêt public. Il y a dans cette faveur générale un mouvement de curiosité autant que d'enthousiasme et d'espérance; il est naturel de se demander quel a été depuis tant de siècles ce peuple oublié si long-temps, et tout à coup ressuscité pour l'histoire.

Ainsi on a pu lire quelques scènes historiques du quinzième siècle, où les Grecs paraissent aussi différens de ce qu'ils sont aujourd'hui, que des cendres le sont de la vie. Nous avions essayé de les peindre en effet tels que sont les peuples civilisés qui vont mourir, ingénieux, diserts, capables même d'enthousiasme, mais d'un enthousiasme spéculatif, qui ne fait ni l'existence d'une nation, ni le génie d'un homme. C'est de ce néant pompeux qu'est sortie la race grecque, pour reparaître à demie barbare, mutilée par les stigmates et les vices d'une longue servitude,

mais ayant conservé la croyance, et retrouvé le courage.

Les Grecs d'aujourd'hui sont comme ces hommes long-temps obscurs, dans la vie desquels on recherche toutes les époques, lorsqu'ils deviennent célèbres. Comment cette nation, morte depuis trois siècles, a-t-elle lentement repris la vie, et s'est-elle régénérée d'une vieille civilisation par un esclavage qui lui donnait la barbarie ? Tout prend de l'importance dans ce nouveau point de vue. Les moindres détails de mœurs, les plus tristes images de misère et d'oppression, les plus

faibles indices de courage et d'esprit national, les superstitions populaires s'agrandissent par le dénoûment glorieux qu'elles préparaient, et que nous voyons éclore.

Il faut le dire cependant, cette résurrection d'un peuple était naguère encore près de s'évanouir; et l'héroïque résistance de 1820 semblait menacée d'aller se perdre avec la nation elle-même dans l'abîme de la tyrannie musulmane, et de n'être qu'un dernier épisode un peu long de ces tristes annales. L'armée égyptienne transportée par des vaisseaux chrétiens, servie par des officiers et des artilleurs

chrétiens, conseillée, préconisée par des hommes d'état chrétiens, avait occupé le sol presque entier de la Morée. Tout périssait, ou fuyait. Ibrahim, à la tête de ses Nègres et de ses Arabes enrégimentés en lignes, et faisant un feu régulier, avait, d'après l'avis de ses conseillers diplomatiques, emprunté l'humanité comme la tactique de l'Europe; il ne brûlait pas d'abord tous les villages; il ne massacrait pas tous les vaincus; il avait une espèce de clémence moderne, qu'on lui avait soigneusement recommandée comme un moyen de victoire, et de prochaine extermi-

nation. Il était de Vienne à Trieste célébré comme un vainqueur clément, et un sage politique. Enfin, soit puissance de la discipline, soit supériorité du nombre, soit influence de l'intrigue et de l'or, le pacha voyait tout tomber devant lui; mais il fut bientôt las de cette humanité apprise qui le privait du meurtre, et ne lui donnait pas un sujet de plus. Les incendies, les massacres des prêtres, les envois de têtes coupées, recommencèrent avec une cruauté plus atroce que jamais. Ibrahim ne fit plus que des morts ou des captifs. Le fanatisme mahométan s'acharna même sur la mal-

heureuse Grèce avec un redoublement de fureur; et l'été de 1825 parut près de devenir le terme de cette guerre, et la fin du nom chrétien dans la Grèce.

De nouveaux efforts ont enfin détourné ce péril : tandis qu'un ancien chef des klepthes, à la tête de bandes indigènes, reprenait la ville de Tripolitza, la discipline européenne introduite parmi les Grecs, leur a donné le secours le plus propre à les sauver. Le système d'immobilité politique qui frappait de réprobation le courage de ce malheureux peuple, a été tout à coup ébranlé par un grand événement.

Le monde voyait avec étonnement, depuis cinq ans, un monarque d'une âme élevée, sensible à la religion et à la gloire, qui s'interdisait tout signe de pitié envers un peuple dont il partageait la foi, et dont ses ancêtres avaient souvent excité le zèle. Cette conduite s'expliquera peut-être par un sentiment de devoir singulièrement placé, mais concevable dans un homme qui se croyait garant de la paix de l'Europe, et sacrifiait tout au scrupule de cette mission; elle peut aussi s'expliquer par ce besoin de repos et cette hésitation à tenter la fortune, que devait éprouver un prince jeté mal-

gré lui dans une guerre immense, dont il était sorti vainqueur avec une dictature paisible qu'il ne voulait pas compromettre. Enfin les troubles récens de la Russie peuvent indiquer un genre de péril connu du dernier empereur, et qui occupait tous ses soins. Mais, s'il en est ainsi, on avouera que le succès n'a pas été proportionné à la grandeur du sacrifice. On conçoit difficilement qu'une guerre religieuse et nationale eût autant nourri les germes de mécontentement et de sédition, qu'a dû le faire le repos forcé d'un million de soldats, en présence du massacre des Grecs.

Souvent une guerre étrangère fut une diversion qui éloigna des troubles intérieurs ; et il semble que les jeunes officiers du Nord engagés contre la Turquie auraient plus facilement oublié ces idées de révolution, qu'on les accuse d'avoir recueillies dans leurs expéditions d'Occident. Faudrait-il donc en conclure que là, comme ailleurs, la politique la plus généreuse eût été la plus habile ?

Peut-être cette pensée a-t-elle troublé les derniers momens d'un prince qui comptait sur une vie plus longue, et qui méritait de n'emporter aucun remords dans

la tombe. On dit qu'Alexandre, en voyant la résistance obstinée des Grecs, en entendant les cris de tant de victimes égorgées par les ennemis de la croix, fut souvent inquiet sur l'inaction qu'il s'était imposée, et qu'enfin il voulait en sortir, lorsque la mort le prévint. A l'époque du débordement de la Newa, il n'avait pas vu sans douleur la religieuse consternation de son peuple interprétant ce désastre comme un signe de la colère céleste, pour l'abandon des chrétiens de Grèce. Avant son départ pour la Crimée, il n'avait pas entendu sans émotion, le jour de la fête de

saint Alexandre Newsky, un vénérable archevêque qui s'était écrié, en lui présentant la croix, au milieu de la cérémonie sainte : « Elle est foulée aux pieds par les infidèles, et elle ne trouve pas de vengeur. » Mais la providence ne permet pas toujours aux hommes de faire le bien qu'ils ont long-temps différé ; et, dans un coin de cette Grèce abandonnée et sanglante, la garnison de Missolonghi a célébré l'office des morts pour l'Autocrate Alexandre Petrowitz.

Il semble que désormais les puissances de l'Europe ont envers la

mémoire [1] d'Alexandre la même dette qu'envers l'humanité. On a peine à concevoir quels intérêts peuvent s'y opposer encore.

« L'empire des Turcs, disait un » grand écrivain, au milieu du siè- » cle dernier, subsistera long-temps; » car si quelque prince que ce fût

[1] Tout récemment, un noble pair, M. de Lally-Tolendal, dans une séance où fut discutée l'adresse qu'il avait rédigée, terminait un éloge de l'empereur Alexandre par ces mots remarquables : Il fut le fondateur, le gardien et peut-être le martyr de cette paix continentale à laquelle il a sacrifié jusqu'aux intérêts de l'ancienne politique de sa couronne, jusqu'aux affections les plus naturelles de son cœur, navré, on le saura un jour,

» mettait cet empire en péril, en
» poursuivant ses conquêtes, les trois
» puissances commerçantes de l'Eu-
» rope connaissent trop leurs affai-
» res pour n'en pas prendre la dé-
» fense sur-le-champ. C'est leur féli-
» cité que Dieu ait permis qu'il y ait
» dans le monde des Turcs et des Es-
» pagnols, c'est-à-dire les hommes
» du monde les plus propres à pos-

pendant quatre ans, de cette effroyable et continuelle boucherie de patriarches, de prêtres, de femmes, d'enfans, de tout un peuple chrétien de sa communion. » La situation sociale de l'orateur permet de voir sans doute dans ces paroles un témoignage plutôt qu'une conjecture.

» séder inutilement un grand em-
» pire. »

Un siècle ne s'est pas encore écoulé depuis cette prédiction; et les Espagnols ont perdu la plus riche moitié de ce grand empire qu'ils possédaient inutilement, suivant Montesquieu; et la plus active des puissances commerciales s'est très-bien arrangée de ce changement; et les autres attendent l'occasion d'y prendre part. La Turquie peut également perdre la Grèce, où elle n'avait colonisé que la barbarie, sans que le commerce de l'Europe ait à redouter ce changement. Car il gagnerait plus à

l'activité des Grecs exploitant un sol fertile, qu'il n'a pu gagner jamais à l'indolente pénurie des Turcs.

Cependant ce vieux colosse de l'empire ottoman ne pourrait encore tomber du consentement de toutes les puissances ; car il est plus difficile à partager qu'à détruire. Mais du moins qu'on ne lui rende pas ce qu'il a perdu, ce qu'il ne peut reprendre que par la destruction de tout un peuple ; que l'on ne ranime pas la barbarie turque expirante ; qu'on laisse vivre les chrétiens échappés à cinq ans de guerre et de massacres! Voilà ce

que demandent le bon sens, l'humanité, la politique. Que la Grèce soit enlevée aux bêtes féroces qui la déchirent ; ce n'est pas là une question de théorie sociale, c'est un vœu de religion et d'humanité. Nous avons rappelé à cet égard ce qu'avaient entrepris plusieurs pontifes, dans le quinzième siècle et le siècle suivant. Pourquoi la même autorité sainte n'a-t-elle pas parlé de nos jours? Que n'eût-elle pas fait dans une semblable cause? et qu'il eût été beau de voir, dans une occasion solennelle, le Pontife de Rome appelant sur les malheurs de la

Grèce et la désolation de ses temples, la pitié de tous les chrétiens d'Occident! Il y a trois ans, lorsque la mort du vénérable Pie VII fut annoncée dans la Grèce, tous les vaisseaux grecs se couvrirent de drapeaux noirs. Portera-t-on le deuil de la Grèce dans l'Europe chrétienne?

LASCARIS.

P. S. Rien de décisif pour la Grèce, excepté son héroïsme. Aucun signe de salut ne s'est levé sur l'horizon chrétien. Le Nord est immobile : la diplomatie voyage et délibère ; cependant le sang coule, le sacrifice s'achève ; la faim, la misère, le sabre des Turcs moissonnent cette nation coupable d'avoir osé revivre au christianisme et à la liberté.

La Grèce meurt long-temps. Une de ses villes attire les yeux de toute l'Europe, par son intrépide résistance, et l'incertitude de sa destinée. Missolonghi, sous les feux qui l'écrasent, sous les assauts redou-

blés des barbares, est enveloppé pour nous d'un sombre nuage. Il semble par momens qu'il se dissipe, et que nous pouvons encore apercevoir sur des débris quelques hommes qui combattent au pied d'une croix. L'admiration publique les suit de ses vœux; elle tremble; elle espère; elle annonce leur victoire.

Ils ne peuvent avoir d'autre salut; l'empire ottoman ne veut plus même d'esclaves. Dans le sanguinaire orgueil de sa puissance au déclin, il aime mieux multiplier les cordons de têtes humaines attachées aux portes du sérail : c'est

la réponse qu'auront les ambassadeurs chrétiens.

Et toutefois, peut-on songer sans frémir, que jamais plus affreux abus de la guerre ne fut plus facile à réprimer? La barbarie n'égorge en ce moment que sous la tolérance des états civilisés. Un conseil, une menace expressive feraient rentrer la Turquie dans le néant de son impuissance. Mais il faut pour cela l'accord de plusieurs gouvernemens; il y a des intérêts difficiles à régler, des troubles dangereux à prévenir. Ah! croyez-vous qu'aucun des grands hommes dont s'honore l'histoire, eût été, dans

de pareilles circonstances, arrêté par de tels obstacles? Est-il un autre exemple d'une si longue atrocité soufferte en pleine civilisation, à la lumière du christianisme? Veut-on donc promulguer hautement que la religion, la justice, l'humanité ne sont que de vains mots? Veut-on décréditer les solennités du culte interrompues par les cris lointains des martyrs de l'Alcoran? Que sont en effet les pratiques d'une pitié facile et quelquefois ambitieuse, à côté de la communion vraiment sainte de ces guerriers quittant l'autel pour aller mourir, dévoués à leur Dieu et à leur pays?

Partout, il est vrai, dans l'Europe, la pitié publique se manifeste; des aumônes sont réunies, des secours sont envoyés. En France, d'éloquentes protestations sont consacrées par les suffrages de l'un des grands corps de l'État. On voit à Paris les femmes les plus distinguées à tous les titres faire de pieuses quêtes pour les combattans et les blessés de la Grèce : tous les arts rivalisent de zèle et générosité; le même sentiment éclate, le même exemple se renouvelle dans toutes nos villes. La Suisse, la Belgique, une partie de l'Allemagne, quelques hom-

mes de l'Angleterre, ne montrent pas moins d'humanité; mais que seront tous ces secours si la pitié ne vient pas encore de plus haut?

Il est à croire que l'empire turc, aidé, recruté, dirigé par les secours de la civilisation moderne, pourrait, dans peu d'années, beaucoup avancer a destruction de la race grecque. Ces familles errantes, ces populations de vieillards et de femmes, réfugiées sur des îlots déserts, s'éteindraient promptement; les bandes irrégulières ou disciplinées qui résistent encore succomberaient à leur tour. Alors, des hordes nouvelles seraient trans-

plantées dans la Grèce ; une nouvelle avant-garde de peste et de barbarie viendrait border ce côté de l'empire turc ; Hydra, le dernier espoir de la Grèce, périrait assiégé par quelques-uns de ces vaisseaux turcs construits dans les ports chrétiens ; une race chrétienne aurait disparu lentement, difficilement, par une glorieuse, mais dernière agonie ; quelques malheureux restes échappés au massacre se répandraient dans l'Europe, comme ces Grecs réfugiés de Bysance, il y a trois siècles. Cette fois, ce ne seraient pas des théologiens et des lettrés, débris d'un peuple vieilli,

mais quelques enfans de ces héros, gloire immortelle d'un peuple rajeuni. Nous fonderions apparemment des hospices pour eux ; mais peut-on dire assez quel serait le sentiment de honte et de douleur, le sinistre malaise qui suivrait ce spectacle d'un peuple exterminé tout entier, pour avoir voulu conserver son culte et son indépendance! Ah! pour l'honneur de la religion, pour la paix des empires, qu'un si grand malheur ne s'accomplisse jamais!

Et si, comme tout l'annonce, ce dénouement funeste est retardé à force de courage, si Missolonghi

a repoussé les barbares, si Tripolizza est repris par les Grecs, puisse la politique européenne profiter de cette trêve qui lui est laissée pour s'absoudre elle-même, et pour sauver un peuple dont la destruction achevée flétrirait à jamais notre époque! Puisse le sacerdoce fait entendre sa voix, et se rappeler ces belles paroles de Chrysostome conseillant un acte de justice et d'humanité: *Il ne s'agit pas seulement ici du sort d'une ville, mais de l'honneur du Christianisme tout entier* : et cependant que les efforts de la charité publique ne se lassent pas! que ce

zèle si ingénieux à secourir le malheur s'anime et se multiplie! que partout il parle, il agisse! la civilisation à elle seule peut sauver la Grèce.

LASCARIS.

LASCARIS.

En l'année 1453, quelques Italiens de noble famille étaient venus pour visiter la Sicile, et voir de près le mont Etna, dont les cimes fumantes attirent depuis tant de siècles la curiosité des voyageurs. C'étaient des jeunes gens de Venise et de Florence, qui avaient étudié la scolastique sous les plus habiles docteurs, connaissaient les lettres latines, et faisaient quelquefois des vers en langue vulgaire. Savans et polis comme ils

étaient, la Sicile leur semblait un pays barbare, où rien ne leur rappelait les belles cités de l'Italie, et le riche commerce de Gênes et de Venise. Ils passaient les jours à parcourir avec étonnement ces contrées malheureuses au milieu de tous les dons de la nature, et malgré la fécondité d'un sol échauffé par le volcan. Ils erraient sous ces fraîches allées (*a*) de platanes qui descendent depuis Taurominium jusqu'au pied de l'Etna, tandis que d'un côté de riches vignobles s'élèvent en amphithéâtre, et que de l'autre la mer présente au loin la perspective continue de ses flots, et mêle ses mugissemens à ceux de la montagne.

Ces grands spectacles ne pouvaient détacher entièrement leur souvenir de ce qu'ils avaient admiré dans leur

patrie. En voyant sur cette terre si fertile un peuple rare, pauvre, rude dans ses mœurs et dans son langage, ils comprenaient ce que les arts et le travail peuvent donner à l'homme; et ils redisaient, à la gloire de l'Italie, quelques vers de Pétrarque. Plus d'une fois aussi, pour se délasser de la contemplation des ruines, assis sur les débris d'un temple grec, ou dans un cirque romain, ils se rappelaient quelques-unes de ces fictions frivoles qui avaient rendu les noms de Boccace et du Pogge si fameux dans toute l'Italie : tel était alors le goût et le génie des Italiens. La ferveur enthousiaste et guerrière qui avait animé le moyen âge, et qui commençait à s'affaiblir dans toute l'Europe, n'avait depuis long-temps chez ce peuple presque aucun pou-

voir. La cour de Rome, la démocratie de Florence, la politique, le commerce et les voluptés de Venise, tout cela repoussait également les mœurs chevaleresques.

Ces jeunes voyageurs avaient bien entendu dire, avant de quitter l'Italie, que le sultan des Turcs, Mahomet II, devait bientôt assiéger Constantinople avec une formidable armée; mais cette nouvelle ne leur avait paru exciter dans les esprits qu'un médiocre intérêt en faveur d'un peuple schismatique, follement obstiné dans une erreur qu'il avait en vain promis de rétracter, au dernier concile de Florence. Ce n'était plus le temps des croisades; et Byzance n'était pas Jérusalem. L'annonce du péril de la ville impériale n'avait donc sérieusement occupé que quel-

ques marchands de Pise et de Venise, qui négociaient dans les mers du Levant, et qui avaient saisi cette occasion de vendre à la fois aux Grecs et aux Turcs de la poudre et des armes. Mais la Sicile était alors tellement dénuée de commerce et d'industrie, que l'on ne s'y était avisé d'aucune expédition semblable; et l'on ignorait dans cette île quel était le sort ou le danger de Constantinople. Un zèle aveugle pour la religion romaine rendait seulement le nom de Byzance odieux parmi le peuple, qui regardait les Grecs comme des impies, ennemis de Dieu et des saintes images.

Un soir que nos jeunes voyageurs s'étaient arrêtés à l'orient de Catane, pour contempler les derniers feux du soleil qui, près de s'éteindre, colo-

raient d'une lumière rougeâtre la cime enfumée de l'Etna, et semblaient répéter dans les flots l'incendie du volcan, la vue d'un vaisseau s'avançant vers la côte à force de rames frappa leurs regards. La voile latine demi-pliée autour du mât, la croix qui la surmonte, tout annonce un navire chrétien. Il approche, il aborde: et tandis que les esclaves turcs, enchaînés sur les bancs de rameurs, laissaient voir, au milieu de leur misère, une sorte de joie insultante et féroce, des hommes d'un maintien noble, mais abattu, des vieillards gémissant paraissent sur le tillac, et saluent avec des cris de douleur la rive prochaine. Ils descendent; et, tombant à genoux, rendent grâce à Dieu qui les a sauvés. Du navire sortent des enfans,

des blessés, des femmes. Couvertes de longues robes blanches, le visage caché sous un voile, étouffant par pudeur même le désespoir, ces femmes, immobiles sur le rivage, semblaient, à la beauté de leur taille, des statues antiques.

Un homme qui, par la majesté de ses traits, paraissait commander aux autres élève la voix : « Nous fuyons de Constantinople, dit-il ; nos frères sont morts ou captifs ; l'empereur est tué ; le temple de Sainte-Sophie est souillé par Mahomet : et nous venons chercher un asile dans cette Europe chrétienne qui n'a pas voulu nous secourir. »

Ces paroles, cette image de deuil, cette soudaine apparition d'une si grande infortune frappent vivement les voyageurs italiens, et quelques

habitans accourus au bord de la mer. L'aversion superstitieuse qui s'attachait au nom des Grecs semble vaincue dans les Siciliens eux-mêmes par l'empressement du zèle et de la curiosité. On entoure les fugitifs ; on les conduit dans un monastère élevé sur la côte, et dont les bâtimens extérieurs étaient, suivant l'usage, un asile ouvert aux étrangers. Naguère, les religieux de ce couvent auraient craint d'en laisser franchir le seuil a des schismatiques de l'église d'Orient ; et les Grecs de Byzance auraient eux-mêmes cru devenir profanes, en approchant d'une église romaine; mais le malheur fait oublier un moment ces tristes haines.

Parmi les voyageurs italiens, un jeune Médicis surtout ne pouvait contenir sa vive douleur, en voyant

ces derniers débris d'un grand peuple. « Qu'avons-nous fait? s'écria-t-il. Comment Constantinople, cette ville que l'on disait encore si puissante, est-elle tombée au pouvoir des Turcs? N'aviez-vous pas des richesses, d'immenses trésors enviés par l'Europe? — Il n'y avait plus parmi nous d'amour de la patrie, répondit celui qui paraissait le chef des fugitifs; les citoyens ont gardé chacun leurs richesses, et l'état tout entier a péri. — Mais quoi! reprit Médicis, les Génois occupaient vos faubourgs, étaient vos alliés, vos marchands! — Ils nous ont trahis, répondit le malheureux Grec. Pourquoi nous auraient-ils été fidèles? ils feront le même commerce avec les Turcs : c'était le courage désintéressé, c'était la foi religieuse de l'Europe

qui seule aurait pu nous sauver. »

Alors l'étranger, retenant à peine ses pleurs, raconte en peu de mots que Mahomet avait amené de l'Asie contre Byzance un immense appareil de vaisseaux, de soldats, et fatigué tout son empire pour assiéger cette ville, qu'il regardait comme une capitale dérobée à ses conquêtes. « Seuls, dit-il, que pouvions-nous contre de telles volontés et une telle puissance? Depuis quarante jours, animés par le courage de notre empereur, nous supportions les attaques des Barbares. La mer, bien que remplie de leurs vaisseaux, nous était encore favorable; et semblait nous promettre des secours de l'Occident. Une chaîne de fer inexpugnable fermait l'entrée du port de Byzance, et s'ouvrait pour donner

passage à quelques vaisseaux amis. Mais, avec cette puissante et brutale obéissance d'un million de bras esclaves, Mahomet, dans une seule nuit, fait transporter par terre, et jeter tout à coup dans ce port inaccessible une flotte chargée d'armes et de soldats. Quel fut le réveil qui nous montra, dès l'aube du jour, la guerre dans notre plus sûr asile, le reste du monde séparé de nous, et partout Mahomet! Alors notre généreux prince, rappelant à lui toute l'antique majesté des Césars, réunit les grands, le peuple, et quelques étrangers fidèles, pour leur annoncer le dernier combat et le dernier jour. Lorsque Constantin, dans cette nuit funéraire, après avoir demandé pardon à ses sujets, vint recevoir la communion au pied de l'autel, il sem-

blait que cet empire romain qui, déjà vieux il y a douze siècles, avait une seconde fois reçu la vie par le christianisme, allait enfin mourir. Le jour suivant ne trompa point notre désespoir. Nous avons vu dans cet horrible assaut l'empereur combattre jusqu'à la dernière heure ; nous l'avons entendu proférer ce dernier cri de mort de l'empire : N'y a-t-il point ici quelque chrétien fidèle pour me couper la tête ? »

En disant ces mots, Lascaris semble succomber à l'horreur d'un tel souvenir ; ses forces lui manquent ; le sang coule d'une blessure récente que cachent à peine ses vêtemens. Ranimé par les soins hospitaliers des étrangers qui l'entourent : « Et moi aussi, s'écrie-t-il, ne devais-je pas mourir ; moi descendant des empe-

reurs, et de si près allié à ce sang glorieux que le dernier Constantin vient de consacrer par son martyre. Malheureux fugitifs, ne sommes-nous pas coupables ? Étrangers, Siciliens, dites-moi, ne nous méprisez-vous pas? Nous vivons encore. » Tandis qu'un murmure de respect et d'admiration semble repousser l'injuste remords du brave Lascaris, il reprend ainsi : « La religion nous ordonnait de tenter tous les efforts pour sauver de la fureur des Barbares quelques-unes de ces faibles victimes que menace plus cruellement la licence de la victoire. Dans ce jour affreux, où, sur les débris de nos murailles, à travers nos rangs mutilés, la foule innombrable des Turcs inondait Constantinople, une pieuse croyance avait rassemblé dans l'église de Sainte-

Sophie nos familles tremblantes, et les vierges de nos monastères. On espérait, sur la foi d'une antique légende, qu'à l'heure même où les Barbares approcheraient des portes du temple, un ange du Seigneur se dévoilant exterminerait ces cohortes sacriléges; mais, hélas! j'avais appris de l'histoire et de la religion elle-même, que Dieu laisse tomber les empires vieillis, et que s'il veut quelquefois les secourir, le miracle de sa main, c'est de leur envoyer un grand homme. L'héroïsme et la vertu du dernier Constantin n'avaient pu nous racheter de la ruine: que pouvions-nous attendre encore? J'enlève loin du sacré, mais faible asile de Sainte-Sophie, quelques femmes illustres du sang des Comnènes; et réunissant des amis courageux, je traverse, le

fer à la main, les spectacles de sang, de débauche et d'impiété qui remplissaient déjà la vaste enceinte de Constantinople. Dieu puissant! que de crimes entassa devant nos yeux la barbarie de la guerre, cent fois redoublée par la fureur de ces peuplades sauvages, déchaînées au milieu du brillant séjour de la politesse et des arts (*b*)! Exécrables ennemis! ah! que jamais ces villes d'Europe qui nous abandonnent à vous ne soient la proie d'une de vos victoires, et ne connaissent cette guerre impitoyable où le droit du meurtre ne s'arrête qu'où commence l'esclavage! Refugiés à Galata, parmi des alliés d'une foi douteuse, nous sommes parvenus, dans le tumulte de cette horrible conquête, à nous embarquer impunément. Nous portons en Italie

notre nom de chrétiens, notre infortune, et d'immortels trésors; ce sont les ouvrages des grands génies de notre patrie, ces dieux pénates de la Grèce ancienne, que j'ai sauvés du milieu des ruines de Constantinople, comme Enée dans sa fuite emportait le feu sacré de Vesta. »

Ces paroles de Lascaris, le tableau de cette grande catastrophe, redoublèrent l'intérêt et le respect de ceux qui l'avaient entendu; et tandis qu'on le laissait avec ses compagnons goûter quelque repos dans l'asile qui leur était offert, la nouvelle de leur désastre et de leur arrivée se répandait au loin, et ne touchait pas tous les esprits d'une égale pitié; on se disait que ce désastre était une punition de l'hérésie. Les femmes se montraient plus attendries et plus

effrayées, et faisaient des prières pour la conversion des Grecs, et pour l'extermination de leurs ennemis. Les dames grecques qui étaient sur le vaisseau de Lascaris furent aussitôt conduites dans le couvent des sœurs de Saint-Benoît, près de Catane. On les accueillit avec une charité toute chrétienne. La plupart avaient dit qu'elles étaient religieuses et consacrées au Seigneur; mais lorsque ensuite elles levèrent leurs voiles, et laissèrent paraître les longs flots de cheveux noirs qui couvraient leurs têtes et animaient la régularité de leurs traits, cet usage particulier aux monastères de l'Orient sembla presque, parmi les sœurs de Saint-Benoît, une profanation scandaleuse, et la preuve de toutes les erreurs tant reprochées aux Grecs par les docteurs

d'Occident. Ainsi, quelques différences de costume, quelques variétés dans les usages avaient entretenu des haines si longues, parmi des peuples chrétiens qui auraient dû s'éclairer l'un l'autre et se secourir. Toutefois les sœurs de Saint-Benoît, avant de retirer aux pauvres fugitives l'asile qu'elles leur avaient accordé, se résolurent d'écrire à l'archevêque de Palerme ; et les jeunes Grecques restèrent dans cette demeure, sous la loi sévère de retraite et de pénitence qui leur est imposée, et se faisant une solitude au milieu même du monastère.

Cependant les voyageurs italiens, dont l'esprit réunissait à l'enthousiasme de la jeunesse cette curiosité savante qui devenait alors commune dans leur patrie, étaient impatiens

de revoir et d'entendre Lascaris. L'Italie moderne avait déjà reçu quelque reflet passager des arts de la Grèce ; mais ce que la tradition racontait du moine Barlaam n'avait rien de semblable à l'image de ce généreux Grec emportant du milieu de Constantinople les archives du génie antique. Jusque-là, presque tous les Grecs venus en Italie étaient ou des grammairiens assez obscurs, ou des théologiens plus occupés de controverse que passionnés pour le génie des arts. La trace de leur présence s'était bientôt effacée; et les divisions excitées par le concile de Florence avaient interrompu ce commerce de lumière à peine renaissant. D'ailleurs, lorsque Constantinople existait encore, il semblait qu'on serait toujours à temps de con-

sulter ce dépôt des sciences que la fortune ne se lassait pas de conserver; mais aujourd'hui le foyer venait de s'éteindre, et tout avait péri sans retour. Cette pensée occupait le jeune Médicis, digne du nom de son père, et zélé comme lui pour la renaissance des arts.

Lorsqu'au lever du jour Lascaris vint au bord de la mer, cherchant des yeux s'il n'apercevrait pas dans le lointain quelque navire chargé de ses malheureux concitoyens, il y trouva déjà Médicis et ses amis. L'un d'eux, jeune peintre dont les crayons devaient un jour honorer l'école de Florence, s'occupait à retracer le spectacle de la veille, au même lieu où il l'avait vu. Il esquissait ces fugitifs descendus sur la rive, ce vaisseau à l'ancre; mais sur la poupe il

plaçait une Minerve qui regardait l'Italie. Un autre de ces jeunes voyageurs, Bembo, élevé dans le sein de l'aristocratie vénitienne, plus curieux de l'histoire des peuples que de celle des arts, méditait sur cette décadence si longue et cette chute si soudaine de l'empire d'Orient; et il était tenté de moins estimer une science qui ne préservait pas les états de leur ruine.

Il ne put se défendre d'exprimer cette pensée à l'illustre fugitif. « Hélas! dit Lascaris, les arts sont le plus beau titre d'un peuple, et le seul testament qu'il puisse laisser à l'avenir; mais les arts ne triomphent pas de la corruption des lois; ils y succombent eux-mêmes. Depuis plusieurs siècles, nous mourions de langueur par le vice d'un gouvernement tyrannique, et d'une société vieil-

lissante ; c'est aux peuples de l'Europe qu'il appartient de nous remplacer, et d'ouvrir une époque nouvelle. Je l'avouerai, cette pensée depuis long-temps se mêlait en moi à la triste prévoyance du destin de Constantinople. Jeune encore, quand je vis nos querelles religieuses, la faiblesse de notre empire, le luxe de nos grands, je me tournai vers l'étude des monumens d'un autre âge, dont notre langue était demeurée dépositaire, mais qu'elle ne pouvait plus égaler. Je rassemblais autour de moi ces précieux chefs-d'œuvre ; j'en multipliais les copies, comme un présent réservé pour le genre humain (*c*). Je me disais : Si nous devons périr, au moins que l'Europe hérite du génie de nos pères. J'étais semblable au navigateur qui, près

d'être englouti par la tempête, chercherait à préserver des flots la carte de ses voyages et de ses découvertes. — La langue et les ouvrages des Grecs, reprit Médicis, trop peu répandus parmi nous, y sont cependant chers aux hommes les plus sages. Notre grand poëte Pétrarque, ayant reçu d'Orient une copie d'Homère, gémissait de posséder ce trésor stérile dans ses mains. Boccace, son ami, s'instruisit dans l'idiome des Grecs, et interpréta pour lui les chants d'Homère. — Qu'ils soient entendus de tout le monde, ces chants sublimes! s'écria Lascaris; c'est l'imagination, la philosophie des Grecs, ce sont nos orateurs, nos poëtes qui doivent ranimer et enchanter l'Italie, et qui de là passeront dans le reste de l'Europe, que vous-mêmes appelez en-

core barbare. Sous le ciel de la Grèce, une race d'hommes habita long-temps favorisée du plus heureux climat et de la plus noble liberté. L'inspiration y naissait du patriotisme; et la gloire élevait incessamment les âmes aux grandes actions, qui sont le type secret des beaux-arts. Homère avait inventé le beau dans la poésie; Platon le porta dans la morale : et la raison devint plus sublime que l'enthousiasme. Voilà sous quels auspices s'était formée, et s'est renouvelée, plus d'une fois, dans la Grèce une élite de grands poëtes, de philosophes, d'orateurs, que nous, malheureux bannis de Constantinople, nous allons donner à l'Italie. Jamais vaincus n'auront emporté dans leur fuite un plus rare trésor; jamais hospitalité ne sera payée d'un plus magnifique présent; nous don-

nerons plus encore que nous ne possédions nous-mêmes. Chez nous, peuple déchu, les modèles du grand et du beau demeuraient fidèlement conservés, mais stériles et sans imitateurs; ils enrichissaient nos archives, et ne nous inspiraient plus. Notre esprit découragé demeurait immobile dans un cercle étroit, comme notre empire même était renfermé tout entier dans Byzance. Mais que ces modèles transportés parmi vous, et parmi les barbares d'Occident, viennent animer des idiomes et des peuples nouveaux, alors un nouvel âge de gloire et de lumière naîtra pour l'Europe. Vous surtout, Italiens, avec la liberté de vos mœurs, vos souverainetés pacifiques, et vos villes républicaines, vous pouvez retrouver les premiers quelque chose

des heureux loisirs et du beau génie de la Grèce. Les arts changeant tour à tour de climats ressemblent à ces brillans signaux dont parle notre Eschyle, à ces feux allumés de rivage en rivage, qui, pour annoncer la victoire d'Agamemnon, se succédaient et se répétaient l'un l'autre, depuis les sommets de l'Ida jusqu'aux montagnes voisines de Mycènes. Que cette flamme allumée par les Grecs, qui brûla sur les bords de l'Ionie, de la Sicile, de l'Égypte et de l'ancienne Ausonie, renaisse aujourd'hui dans la Rome chrétienne. Quand les barbares s'agrandissent dans l'Orient, que l'Europe s'instruise et s'éclaire; elle sera victorieuse.» Médicis, Bembo, le peintre Alberti, Calderino, qui depuis porta les lettres grecques en France, écoutaient

avidement Lascaris, et semblaient s'animer de son enthousiasme. Lascaris continua quelque temps de les entretenir du génie de Platon ; il leur exposait rapidement quelques-unes de ces grandes pensées qui s'étaient presque élevées d'avance jusqu'à la sublimité de la loi chrétienne. Lascaris s'arrêtait quelquefois pour s'accuser lui-même de se plaire à de tels discours. « L'empire grec n'est plus, disait-il ; et moi, faible citoyen, je vais conter à des étrangers les merveilles du génie de nos pères qui n'ont plus de tombeaux ! Je ressemble à ces Athéniens esclaves qui, dans cette même Sicile, allaient chantant les vers de Sophocle et d'Euripide ; mais ces Athéniens n'avaient perdu que la liberté ; leur patrie vivait encore et donnait des

regrets à leur esclavage ; moi, je suis libre, mais seul dans le monde ; excusez-moi, si je cherche à retrouver une image présente de la Grèce dans le souvenir de nos arts; je n'ai plus d'autre patrie. »

Ces entretiens furent interrompus par la nouvelle que d'autres malheureux Grecs étaient abordés non loin de Messine, et cherchaient leurs compatriotes ; ces nouveaux fugitifs venaient du Péloponèse et de l'Attique où Mahomet n'avait pas encore porté la guerre. Le plus célèbre d'entre eux était Gémiste Plétho. Jadis appelé à la cour des empereurs, employé dans les négociations d'Italie, un amour invincible pour les plus beaux souvenirs de la Grèce l'avait ramené près d'Athènes ; c'était là qu'il avait nourri son enthousiasme

pour la philosophie de Platon ; il lui semblait que Byzance même, à l'extrémité de la Thrace, n'avait jamais été qu'une colonie demi-barbare, trop éloignée de la vraie métropole des arts et du génie. Entouré des monumens que renfermait encore Athènes, passionné pour tous les souvenirs de la Grèce antique, ce philosophe éloquent et bizarre avait attiré sur lui ces persécutions religieuses qui, jusqu'au milieu de la chute de l'empire, déchiraient les malheureux Grecs; frappé d'anathème, il était banni de son pays, d'où tant d'autres fuyaient. On l'accusait d'avoir conservé une préférence impie, une foi sacrilége pour les anciennes divinités de la Grèce, et de ressusciter en lui les illusions et les vœux de Julien. L'Olympe d'Homère

était, disait-on, devenu pour cet idolâtre des arts une sorte de mystérieux symbole que son imagination adorait, auquel il croyait presque, mêlant l'enthousiasme et la subtilité, les extases et les allégories.

Gémiste, quoiqu'il eût autrefois vécu dans les honneurs de la cour de Byzance, portait le manteau des philosophes anciens : sa taille haute, son front large et découvert, sa longue barbe blanche, ses regards pleins d'un feu mystique, l'air de méditation et d'enthousiasme empreint dans la majestueuse singularité de ses traits lui donnaient quelque chose de semblable à l'idée que l'on se ferait de Pythagore ou de Platon. Mais Gémiste, déchu de cette simplicité des beaux temps de la Grèce, n'était qu'un imitateur des Plotin et

des Porphyre. Toutefois il inspirait un respect mêlé de surprise. Beaucoup de Grecs amis des lettres s'étaient réunis autour de lui ; il avait eu dans Byzance et dans Athènes de nombreux élèves : et c'était de son école qu'était sorti le célèbre Bessarion, qui, prévoyant la ruine de sa patrie, avait dès long-temps quitté la foi d'Orient, pour s'attacher à l'église latine, et, se faisant Italien, n'avait conservé de son origine que l'érudition grecque et les finesses de la cour de Byzance. Élevé au cardinalat par le pape Eugène IV, Bessarion semblait devenu l'espoir des Grecs fugitifs ; et Gémiste, par l'attachement de son ancien disciple, leur promettait un appui.

Sa vue frappa d'étonnement Médicis et ses jeunes amis ; son langage

plein d'élévation les captivait plus encore ; il n'avait rien de cette tristesse inquiète, de cette douleur d'homme et de citoyen, qui se mêlaient à toutes les pensées de Lascaris, et venaient glacer jusqu'à son enthousiasme pour les arts. Gémiste semblait habiter un monde idéal, où les chagrins de la terre n'arrivaient pas ; son imagination voyait toujours au delà des événemens, ou plutôt les transformait à son gré, et les teignait de ses couleurs. Peut-être dans ce moment regardait-il avec une sorte de joie triste et douteuse la chute de l'empire byzantin. Peut-être au milieu de la victoire de Mahomet et de l'ébranlement de l'Europe, il rêvait le retour des fêtes de la Grèce et la liberté des temps antiques. Il remercia Médicis et les jeunes Italiens des

égards et du zèle qu'ils avaient marqués pour ses compatriotes; et son langage respirait une sorte de hauteur, et de confiance dans l'avenir. « Jeune homme, dit-il à Médicis, vous faites bien d'admirer la Grèce; vous êtes digne de votre père que j'ai vu dans Florence, à l'époque des inutiles débats du concile. Il fut curieux d'apprendre quelques-unes des vérités de nos sages. Mais son âme était trop occupée des soins étroits de la politique vulgaire; il songeait surtout à gouverner ses concitoyens, et il ne s'attachait pas aux grandes pensées du maître des sages. Le temps lui manquait pour les hautes vérités; et il ne comprenait pas la réforme qu'attend l'univers, et qui peut encore sortir de la Grèce. »

« Nous sentons déjà, répondit Médicis, tout ce que les arts de la Grèce peuvent donner de gloire et de lumière à notre patrie; venez en Italie; portez-y votre langue et les ouvrages des grands génies dont vous êtes les dignes interprètes. Lascaris nous a montré comment nos villes d'Italie peuvent imiter la politesse d'Athènes, et s'enrichir de ses antiques chefs-d'œuvre. La Grèce va renaître parmi nous; elle passera chez les peuples d'au delà des monts; elle y portera les lettres et l'éloquence. » Un sourire du vieux philosophe semble annoncer que de telles paroles ne répondent pas à sa pensée et à ses espérances. « Nous en parlerons, dit-il, j'attends ici les lettres de Bessarion : je veux savoir ce qu'il offre à ses concitoyens et à la Grèce, dont

il a deux fois apostasié les souvenirs. »

Gémiste évita de prendre un asile dans le monastère de Saint-Benoît, si généreusement ouvert à ses compatriotes; mais il se promettait de les voir sans cesse, et de parcourir avec eux quelques-uns des sites extraordinaires et des antiques monumens qui environnent Catane. Le lendemain, dans une de ces soirées où le souffle du vent de mer rafraîchit le climat brûlant de la Sicile, les fugitifs se reposaient après une longue course sur un des pics de l'Etna. Médicis et ses amis les accompagnaient; et un jeune frère du couvent de Saint-Benoît qui paraissait épris d'une vive curiosité pour leur science, les avait suivis. Là se trouvaient réunis, auprès de Lascaris

et de Gémiste, plusieurs Grecs illustres, Hermonyme de Sparte, Argyropule, nourri dans la philosophie d'Aristote, Georges de Trébizonde, fameux par ses querelles et son éloquence, Andronique, qui fut le maître de Laurent de Médicis, Démétrius d'Athènes, le plus ingénieux interprète d'Homère, Théodore Gaza, Michaël Apostole, l'admirateur et l'élève de Gémiste. De récentes nouvelles venues de l'Orient occupaient leur entretien; elles annonçaient la translation irrévocable de l'empire turc dans Byzance. Mahomet avait fait une mosquée de Sainte-Sophie, un harem du palais des Césars. D'innombrables familles, appelées des diverses parties de son empire, venaient remplacer dans Stamboul celles que

la guerre ou l'esclavage avaient détruites ou dispersées ; le culte grec était conservé dans la population des vaincus ; et Mahomet leur accordait un patriarche qu'il avait décoré lui-même de la crosse pontificale. Du reste, le sultan allait dévorer tous les débris de l'empire, et menaçait Trébizonde et la Morée, devenus ses tributaires. Ces détails redoublaient la douleur de Lascaris. « Le faible reste de notre patrie, disait-il, est plus qu'anéanti ; Mahomet arrête le carnage pour faire subsister dans la servitude une image du peuple vaincu ; il y aura dans Byzance un christianisme esclave de l'Alcoran, un évêque chrétien choisi par le profanateur de nos temples : je n'ose plus rien espérer même de la religion. » Cette douleur, ressen-

tie par tous les amis assemblés, paraissait ne pas se communiquer à Gémiste ; il était préoccupé d'une autre pensée, et semblait animé d'une espérance qu'il n'avouait pas. « Que parlez-vous, dit-il, de destruction et d'esclavage? vous souvenez-vous des paroles que prononçait l'hiérophante à l'entrée du sanctuaire, à la lueur de la flamme sacrée : Veillez, et soyez purs? La Grèce meurt, parce qu'elle a perdu les traditions de ses aïeux; elle se retrouverait elle-même, en remontant aux sources sacrées où puisaient nos pères. » Pendant qu'il s'exprimait ainsi avec un enthousiasme enveloppé de mystère, à son aspect vénérable, à sa longue barbe blanche, on eût cru voir un pontife de Delphes ou d'Eleusis; ou plutôt ce

lieu sauvage, où les Grecs étaient réunis, ce voisinage du volcan rappelait Empédocle tourmenté des grands secrets de la nature, et prêt à s'élancer dans les abîmes de l'Etna.

La préoccupation singulière qui semblait passionner Gémiste non-seulement pour les arts, mais pour les croyances de l'antiquité, n'était pas alors sans exemple, même en Italie. Le goût des lettres romaines, sans cesse éveillé par les monuments et les ruines qui couvraient le vieux Latium, ranimait aussi les souvenirs du polythéisme; et c'est dans ce même temps que vivait Pomponius Lætus, qui, né d'une famille illustre de Naples, avait adopté le nom d'un ancien Romain, et au milieu de ses disciples, comme lui fanatiques

de Rome profane, dressait des autels à Romulus, et imitait furtivement les rites sacrés et les cérémonies chantées par Ovide. Le jeune Bembo avait récemment vu Pomponius à Venise, où il s'était réfugié, son paganisme littéraire l'ayant fait soupçonner, avec quelques autres savans, de complot contre le trône pontifical. Frappé de ce souvenir, Bembo n'en était que plus attentif aux paroles et à l'enthousiasme de Gémiste, et l'écoutait cependant avec un léger sourire, tandis que le jeune religieux de Saint-Benoît, témoin de cette scène extraordinaire, demeurait les mains jointes, presque saisi d'une muette terreur.

Tout entier aux illusions et aux poétiques images qui se pressent dans son âme, Gémiste reprend bientôt

avec chaleur : « N'était-ce pas, ô Grecs ! une admirable idée de notre maître Platon, que celle qui peuplait l'univers de tant de génies protecteurs, sous la haute puissance et le regard éternel d'un Dieu suprême ? O Lascaris, qui voulez porter nos arts en Italie ! retrouverez-vous sur cette terre, devenue barbare, le Dieu qui dans la Grèce donnait l'inspiration et l'éloquence ? Que ferez-vous de nos chefs-d'œuvre qui, pour des peuples ignorans de nos mystères antiques, ne seront plus qu'une lettre morte et stérile ? Quand Platon alla visiter les sages d'Égypte, lui suffisait-il d'admirer la forme des caractères et des symboles gravés sur le frontispice des temples ? Ne voulait-il pas en pénétrer le sens et le mystère ? Que sont nos arts sé-

parés du culte et des croyances, c'est-à-dire de la vie de nos pères? Souvenez-vous de ces mots qu'un Romain écrivait à son ami : Vous allez à Athènes, adorez donc les dieux. O Lascaris! peut-être vous n'avez pas senti cette puissante union de nos souvenirs et de notre génie, de nos arts et de nos traditions antiques, vous à demi étranger, vous retenu parmi les vaines querelles de Byzance, aux confins de la Thrace, loin de nos rives sacrées. Si vous aviez habité dans Athènes, si vos regards, au lever du jour, avaient rencontré le Parthénon, si vous aviez cru retrouver la trace des pas du divin Platon, si les ruines mêmes vous avaient paru immortelles et saintes, que vous seriez loin de réduire le génie de nos pères à la per-

fection des arts et de la parole ! Cette image du beau que vous contemplez dans leurs écrits, et que vous voulez faire connaître aux peuples d'Occident, ne savez-vous pas qu'elle n'est qu'une copie dérobée au divin exemplaire qui se lit dans les cieux ? Élevons les ailes de notre âme vers cette beauté céleste; alors nous la retrouverons plus vive et plus vraie dans les traditions et la poésie de nos pères. »

Pendant qu'il parlait ainsi, le jeune Michael Apostole semblait s'animer à son exemple, mais d'un enthousiasme plus timide et moins confiant que celui du vieillard. Le doute se mêlait à son illusion ; il apercevait comme de séduisantes promesses ce que l'ardente imagination du vieux platonicien réalisait en

l'exprimant. Il n'était point persuadé, il était ému. Surtout il partageait cette espèce de mépris que les Grecs de Byzance avaient pour la civilisation des Latins. « Pour moi, dit-il, sans espérer la renaissance de la Grèce qui succombe sous les coups des barbares d'Asie, je n'irai point vivre dans l'Occident. Je préfère me retirer dans quelques-unes des îles de la mer d'Ionie, à Chypre, ou (*d*) dans la Crète. Qu'irons-nous faire chez ces peuples qui sont étrangers à nos arts? Quand se dissipera l'ignorance de l'Europe, au milieu des guerres qui la divisent? Sur les ruines de Rome, qui fut elle-même barbare si on la compare à la Grèce, vingt peuples se sont élevés; dans leurs langues les moins grossières, on ne fait que re-

trouver les débris de l'idiome des Romains. »

En ce moment l'attention des étrangers fut distraite par les accens d'un voyageur qui descendait de la montagne en chantant quelques-uns de ces vers du Dante que, depuis un siècle, l'instinct de l'admiration avait rendus familiers parmi les peuples d'Italie; il redisait ce début admirable du poète [1] : « La douce couleur du saphir oriental, qui brillait dans la lumière d'un horizon limpide jusqu'au premier cercle des cieux, rendit à mes regards tous leurs plaisirs, sitôt que je fus sorti de cette

[1] Dolce color d'oriental zaffiro
Che s'accoglieva nel sereno aspetto
Dell' aer puro, infino al primo giro,
Agli occhi miei ricominciò diletto;
Tosto ch' io usci fuor dell' aura morta,
Che m' avea contristati gli occhi e'l petto.

morte vapeur, dont s'affligeaient mes yeux et mon âme. »

À ces beaux vers qui semblaient tout ensemble une prédiction si heureuse, et une si éclatante image du réveil des arts dans l'Occident, les Grecs fugitifs et les jeunes Italiens restèrent quelque temps muets d'admiration. « Croyez-vous, dit Médicis, que l'idiome capable de tels accens soit peu préparé pour recevoir les nouvelles inspirations de la science des Grecs? Vous le voyez, dans le chaos de nos mœurs encore barbares, un esprit sublime a fait entendre parmi nous ces chants presque divins. Que ne pourrions-nous pas, si les grands modèles et le beau génie de la Grèce venaient nous éclairer?

Lascaris, qui connaissait le Dante

comme Homère, et dont l'esprit jugeait tout, parce qu'il pouvait tout comparer, saisit cette occasion d'expliquer l'erreur de Gémiste ; et se tournant vers lui : « Vous avez entendu, dit-il, la réponse que les siècles font à votre système ; une ère nouvelle est née depuis long-temps pour l'esprit humain. Elle a sa religion, sa poésie, ses hautes vérités, ses croyances populaires ; elle peut recevoir encore des instructions et des modèles ; mais elle ne peut s'enfoncer dans le passé qui n'est plus, et se transformer en une autre époque. Dans nos jeux antiques, les coureurs ne s'arrêtaient pas au moment où ils venaient de saisir le flambeau sacré. Ils s'élançaient avec plus d'ardeur, et la flamme s'animait agitée dans leurs mains ; c'est l'image de

l'émulation qui doit exciter les peuples dans la carrière des arts et de la vie sociale. L'ancien monde est fini; mais il régnera long-temps sur l'imagination des hommes par les monumens et les souvenirs qu'il a laissés. Nous serons les interprètes de cette savante antiquité; nous en publierons les merveilles; et, s'il se trouve dans la foule quelque heureux génie, sitôt qu'il aura été touché du souffle de nos paroles, il se sentira comme emporté au-dessus de ses contemporains et de lui-même.» — «Nous avons déjà commencé ce grand ouvrage, reprit Médicis; partout dans l'Italie on s'occupe de fouiller les ruines, et de retrouver le génie des Romains. Cosme de Médicis, mon père, est l'ami des savans; il rassemble à grands frais les manuscrits les plus rares.

Ses vaisseaux qui commercent dans la Perse, dans l'Égypte et dans l'Inde, en ont quelquefois rapporté des livres qu'il estime plus que tous ses trésors. Combien n'aura-t-il pas plus de joie à vous accueillir ! Nous sommes, au milieu de l'Italie, comme des enfans abandonnés qui errent parmi les ruines des palais de leurs aïeux. Montrez-nous l'usage des richesses que nous découvrons chaque jour, en nous apportant celles que vous possédez vous-même. »

Lascaris reprit alors : « Il ne s'agit pas pour vous de remonter vers les mœurs et les traditions des anciens Romains. Vous habitez l'Italie; mais vous êtes un peuple nouveau; vos pontifes et vos savans parlent l'ancienne langue de Rome; mais tout est changé, excepté les mots dont ils se servent encore, et qui retentissent autour d'eux

comme un stérile écho du passé. Au lieu de suivre servilement la trace des Latins, et d'être les copistes d'un peuple imitateur, allez droit à la source où puisèrent leurs grands hommes. L'ancienne Rome est tout ensemble trop près et trop loin de vous. Son génie vous accable ; le nôtre doit vous inspirer. Il y a dans les arts, comme dans la vie, une éternelle vérité et des formes passagères. La vérité, c'est ce qui touche au fond du cœur de l'homme ; le reste n'est qu'un vêtement qui change avec la saison et suivant les caprices de l'usage. L'erreur de l'enthousiasme, c'est de se passionner pour quelques-unes de ces formes changeantes et secondaires, et de les prendre pour la réalité même. » — « Je sais bien, dit Bembo, que vous ne prétendez pas apporter

avec vous le cortége des anciennes fables de la Grèce. Mais alors, de quoi nous servira de connaître le génie de vos aïeux qui vivaient sous des lois, des mœurs, un culte religieux si différens des nôtres? Célébrerons-nous, comme les Grecs, ces fêtes religieuses, où la poésie prodiguait sur la scène ses chefs-d'œuvre admirés par vos pères? On joue quelquefois devant le peuple en Italie, et même dans les pays au delà des Alpes, les mystères de notre sainte religion; mais les hommes savans regardent en pitié ces amusemens grossiers. Comment pourrions-nous jamais égaler ces pompes de la Grèce païenne, dont nous voyons encore ici les vestiges? » En même temps Bembo désignait de loin ces restes immenses d'un théâtre antique

que l'on admire encore aujourd'hui près de Taurominium, assemblage de colonnes à demi brisées, vaste et magnifique enceinte, d'où se découvraient en perspective, au fond de la scène, le rivage de la mer et les cimes de l'Etna : « Ah ! je ne sais, dit Lascaris, si vous ferez renaître les merveilles du théâtre d'Athènes. Il faudrait avoir vaincu les barbares pour étaler, comme Eschyle, leur défaite sur la scène. Mais les grands ouvrages de la pensée n'ont pas besoin d'inspirer des imitateurs pour être utiles au genre humain. N'est-ce rien pour un peuple que de recevoir de semblables leçons ? Combien ne doivent-elles pas polir les mœurs, élever les esprits, et répandre partout cette chaleur d'enthousiasme qui précède et qui prépare les créa-

tions du génie? Je n'espère pas que la Grèce se délivre aujourd'hui des barbares par la vertu de ses souvenirs. Mais si, quelque jour, elle peut revivre, elle le devra sans doute à la civilisation et aux sciences dont elle a si long-temps gardé le dépôt. Il n'y a dans le monde que deux puissances, la force et la pensée; quelque inégale que paraisse d'abord la lutte entre ces deux puissances, la pensée triomphe toujours, car elle use la force et transforme la barbarie. Que les précieux écrits de nos grands hommes et de nos sages soient conservés; voilà désormais le seul appui de la Grèce et l'espoir lointain de sa délivrance. »

En s'entretenant ainsi, Lascaris et ses amis retournaient vers la ville, dans l'intention de hâter leur départ

pour l'Italie. Ils y trouvèrent des lettres venues de Rome, qui leur apportaient de bien faibles consolations. Le sort de Byzance y semblait déjà prévu; et l'on attendait la nouvelle de l'asservissement de toute la Grèce. Bessarion écrivait à ses anciens compatriotes avec l'expression d'une vraie douleur, et cependant avec une sorte d'amertume, comme s'il n'eût pas encore oublié les querelles du concile de Florence. Il déplorait la ruine inévitable de Constantinople, le triomphe des barbares, l'injure de toute la chrétienté. Il annonçait que le pape Nicolas V avait armé des vaisseaux pour secourir l'empire grec; mais en même temps il laissait entrevoir combien l'obstination schismatique des Grecs avait blessé tous les cœurs zélés pour la vraie foi.

« Vous l'avez voulu, écrivait-il, vous avez tenté Dieu, vous avez mieux aimé périr par la main des barbares, que de rétracter vos erreurs dans le sein de vos frères. Le souverain pontife a dit sur vous la parabole de l'Évangile : « Si le figuier ne porte pas de fruit d'ici à trois ans, il sera coupé dans sa racine, détruit, jeté au feu. Voici la troisième année. » Toutefois, dans cette lettre adressée à Lascaris, Bessarion promettait à tous les Grecs l'appui généreux du souverain pontife, zélé protecteur des arts. Il pressait Lascaris de se rendre à Rome ; et il terminait en disant que, pour lui, malgré les nombreux emplois et les légations importantes dont il était chargé, il ne négligeait pas les lettres et la philosophie grecque, et qu'il s'en occupait dans ses

ambassades à la cour des princes. Une autre lettre de Bessarion s'adressait à son ancien maître, le savant Gémiste. Elle ne renfermait aucun reproche, aucune réflexion sur les erreurs imputées à ce zélé sectateur de Platon. « Puisque l'on vous bannit de la Grèce, disait Bessarion, venez à Rome; vous y trouverez un asile dans la bibliothéque du Vatican. » Le reste de la lettre touchait à plusieurs points de la philosophie de Platon, dont le savant cardinal était fort préoccupé, et sur lesquels il consultait son ancien maître. A ces lettres était jointe une bulle de la cour de Rome[1], en faveur du roi de Chypre. Bessarion l'envoyait comme une

[1] *Litteræ indulgentiarum Nicolai V, Pont. Max. pro rege Cypri datæ.*

preuve de la sollicitude que le souverain pontife avait gardée pour les Chrétiens de l'Orient fidèles à l'église romaine. Lascaris, en jetant les yeux sur cet unique secours que l'Occident donnait à la Grèce, remarqua la forme nouvelle et la régularité des caractères qui ne semblaient pas tracés à la main. « Quelle est, dit-il, cette écriture inusitée? Nous ne la connaissions pas à Byzance; et nous ne l'avons jamais vue dans les lettres que nous recevions quelquefois de l'église de Rome. » — « C'est, répondit le messager du cardinal, une invention assez curieuse, qui vient d'être faite au delà des monts, chez les barbares, dans une ville de Germanie. Ils ont imaginé de fabriquer avec du bois ou du plomb des caractères qui se gra-

vent sur le papier autant de fois qu'on le veut. On accusait ces gens-là de magie et de commerce diabolique, mais bien à tort; car notre saint-père le pape en a fait venir quelques-uns de Mayence, pour écrire ainsi les brefs et les lettres nombreuses de la chambre apostolique. Déjà même on commence à copier de cette manière de plus longs ouvrages. »

Lascaris écoutait avidement ces détails, les yeux attachés sur la sainte bulle, et comme saisi de surprise et de joie. « Ah! dit-il, heureux effort de l'industrie de l'homme, source de vérités nouvelles, sauvegarde immortelle des vérités découvertes! Tous ces trésors de la pensée que je viens d'enlever aux flammes des barbares sont désormais

en sûreté, même contre le ravage du temps. On va les multiplier sans nombre, ils vont pénétrer dans tous les points de l'univers, et porter partout le nom et le génie de la Grèce. C'est aujourd'hui, qu'au milieu de l'accablement de nos malheurs, je vois avec certitude l'aurore d'une grande époque commencer pour le genre humain. »

Le savant Gémiste, dont l'esprit vivait tout entier dans les traditions et les images de la Grèce antique, paraissait ne donner que peu d'attention à ce discours. Bien que le caractère de son esprit fût l'enthousiasme, il ne savait se passionner que pour ce qui n'était plus; ses espérances mêmes n'étaient que des souvenirs. Mais les autres Grecs plus jeunes entrevoyaient toute la gran-

deur de ces nouvelles promesses. Médicis surtout en paraissait charmé ; il tenait à la main une lettre de son père, et, la remettant à Lascaris : « voyez, dit-il, Florence vous attend ; elle veut disputer à Rome la gloire de recueillir votre naufrage. » Voici quelques passages de cette lettre du grand Cosme de Médicis : « Les retours maritimes ont été très-favorables cette année, mon fils ; nos derniers vaisseaux venus d'Alexandrie et de Bassora m'ont apporté beaucoup de tissus précieux, des parfums, des diamans et plusieurs manuscrits en grec et en arabe que j'ai placés dans notre muséum ; mais ils annonçaient de bien tristes nouvelles sur Constantinople. Mahomet l'assiégeait de toutes parts ; et déjà sans doute vous aurez ap-

pris dans le lieu où vous êtes la ruine de cette malheureuse ville ; on ne fera rien ici pour la secourir. Dieu et les princes chrétiens l'ont abandonnée. Le pape, quoique ami des sciences, n'a pu pardonner aux Grecs leur obstination dans le schisme. On parle cependant d'une nouvelle croisade ; mais on ne s'accordera pas plus pour reconquérir Byzance qu'on ne s'est accordé pour la défendre. Faisons du moins tout ce qui est en notre pouvoir pour les malheureux fugitifs qui échapperont à ce désastre. J'envoie des vaisseaux pour les recueillir sur toutes les mers de la Grèce. Toi surtout, mon fils, pendant ton voyage, si tu rencontres quelques-uns de ces Grecs illustres de Thessalonique ou de Byzance qui conservent tout le génie de l'anti-

quité, prodigue-leur tes soins. Ce sont des hommes rares et sacrés, mon fils ; ramène-les avec toi dans notre patrie, dans notre maison ; ta présence même en sera plus précieuse pour moi. Mon fils, servons les lettres ; embellissons Florence de toutes les richesses du savoir ; c'est ainsi que nous mériterons d'être les premiers parmi nos libres concitoyens. Nous ne sommes que des marchands, disent les Albizzi ; mais favorisons les lettres et le génie, plus que ne l'ont fait les rois. » Quelques mots de cette lettre annonçaient aussi la découverte que l'on venait de faire en Germanie. Cosme de Médicis paraissait en avoir saisi d'abord toute l'importance.

« Je fais venir d'Allemagne, écri-

vait-il, cette merveilleuse invention; ne laissons aucun avantage à la cour de Rome. Qui sait les voies de la Providence ? Peut-être cet art nouveau est-il un dédommagement du triomphe des barbares dans l'Orient. »

Lascaris ne pouvait retenir ses larmes en lisant l'expression touchante de si nobles sentimens. « Ah! dit-il, dans l'excès de nos malheurs nous ne serons pas du moins des fugitifs importuns à ceux qui nous reçoivent. Si nous n'avons plus de terre natale à servir, nous pourrons encore bien mériter du genre humain. Allons répandre dans l'Italie ces nobles études, ces trésors de la pensée dont nous sommes dépositaires, et qui sont attendus avec une si généreuse impatience. Profitons de ces décou-

vertes qui viennent d'éclore; peut-être bientôt un héritier des Césars de Byzance (*e*) travaillera-t-il de ses mains à cette nouvelle industrie, qui doit perpétuer et répandre les plus sublimes ouvrages de la raison et du génie. Nous vous suivons, cher Médicis, avec plus de confiance que n'en ont ordinairement des malheureux et des bannis! »

Lascaris désirait d'autant plus hâter le départ de ses compatriotes, que la défiance et l'aversion religieuse des Siciliens pour les Grecs semblaient se ranimer et s'accroître. Quelque chose des singulières illusions de Gémiste s'était répandu au dehors avec mille interprétations plus bizarres. Les matelots grecs, imbus de la haine aveugle des moines de

Byzance pour l'église romaine, ne cachaient pas la répugnance que leur inspirait le culte des Latins, et répétaient, en les voyant, le nom injurieux d'*Azymites*. Les Grecs n'avaient pas assisté aux prières de la liturgie romaine. Un bruit vague, une rumeur populaire les accusait d'impiété; on murmurait contre eux les mots d'*infidèles* et de *schismatiques*.

L'arrivée d'un martyr du christianisme oriental, de Marc Théodore, évêque d'Éphèse, fortifia ces bruits, loin de les détruire. Zélé pour les priviléges de l'église grecque, il avait été le plus inflexible adversaire de la réunion proposée dans le concile de Florence; son nom était chargé d'anathèmes par tous les docteurs de l'église latine. Sa présence parut un sujet d'effroi dans le monastère,

qui d'abord avait accueilli Lascaris. Échappé aux outrages des Turcs, et malgré son dédain de la vie, sauvé par mille hasards, l'évêque d'Éphèse abordait en Sicile, dépouillé, meurtri, défiguré par le fer et par le feu, mais intrépide et résigné, comme un apôtre des premiers temps. Cette austère pureté de mœurs que l'église grecque opposait à la licence, trop commune alors, des prêtres d'Italie était relevée en lui par le malheur et la trace encore récente des tourmens qu'il avait soufferts; et jamais le patriarche de Constantinople, s'égalant au pontife romain, et célébrant la pâque orientale au milieu des splendeurs de la basilique de Sainte-Sophie, n'avait paru plus vénérable à la foule prosternée sur les parvis

du temple, que ne l'était en ce moment, aux yeux des malheureux Grecs, l'évêque d'Éphèse, proscrit et mutilé pour la foi.

L'évêque était plein d'indignation et d'espérance. Malgré l'amertume de son zèle contre les Latins, il se promettait enfin le secours de leurs armes, pour venger la prise de Constantinople et le sang de tant de martyrs. Il avait vu le triomphe de Mahomet, et le corps du malheureux Constantin tiré de la foule des morts et exposé à tous les regards comme le trophée de la conquête. Mais il ne pouvait croire que Dieu eût permis pour long-temps cette sacrilége victoire; il lui semblait que l'Europe émue allait se soulever de ses fondemens, pour écraser l'impie. Il blâma sévèrement le peu de confiance de

ses frères, la timidité de leur foi. « Il nous faut, dit-il, avant tout, offrir le divin sacrifice de la messe pour les vivans et pour les morts, pour le salut des uns et pour la persévérance des autres.

Aucun lieu consacré, dans Catane, n'était ouvert aux fugitifs pour l'accomplissement d'un tel devoir. Ils hésitèrent quelques momens sur le refuge où ils devaient cacher la cérémonie sainte. L'un d'eux proposa de se réunir aux portes mêmes de la ville, dans les ruines souterraines, monument de l'antique cité ensevelie par une éruption de l'Etna. « Non, dit l'évêque d'Éphèse, quelle que soit l'erreur ou l'injustice des hommes, la croix ne se cachera pas aujourd'hui dans les cavernes et dans les tombeaux, comme aux premiers

jours du christianisme. C'est à la face du ciel, et près du rivage où vous êtes abordés que vous devez rendre grâce à Dieu qui vous a conduits. Notre foi n'est pas criminelle; et les chrétiens n'achèveront pas sur nous le martyre commencé par les Turcs. Demain, au lever du jour, que tous nos frères soient réunis sur cette colline entourée de bois épais, qui commence la première chaîne de l'Etna. Là j'offrirai le divin sacrifice, avant que nous nous embarquions pour l'Italie, afin que Dieu nous donne la force de garder notre foi parmi les chrétiens d'Occident, comme parmi les barbares d'Asie. »

La foi vive des Grecs leur fit saisir avec empressement ces paroles du vertueux évêque. Lascaris, qui avait long-temps souhaité la fin du

schisme de Byzance, respectait la piété de l'évêque d'Éphèse, et il admirait cette image de la religion confiante et immobile sur les ruines d'un empire.

Toute la colonie des fugitifs se rendit dans la nuit au lieu que l'évêque d'Éphèse avait indiqué. A la lueur de ces torches de résine que fournissent les bois de l'Etna, ils traversèrent lentement la vallée ; et l'aurore les vit réunis au sommet de la colline, sous cet arbre gigantesque qui subsiste encore aujourd'hui, et que l'on appelle (*f*) *le châtaignier des cent chevaliers*, parce qu'il est assez vaste pour couvrir un tel nombre de combattans sous son épais feuillage.

Cet arbre, selon la croyance du pays, était consacré à sainte Agathe,

dont le voile, conservé dans l'église principale de Catane, protégeait la ville, disait-on, et pouvait seul, déployé dans les airs, arrêter les feux de l'Etna et les torrens de la lave en fureur. Sans connaître cette tradition des habitans, Théodore prépara sous ce majestueux abri la cérémonie sainte. On avait apporté le calice d'or donné jadis par le grand Constantin au sanctuaire de Sainte-Sophie, et sauvé dans la fuite des Grecs par une religieuse de Byzance, alliée à la famille du dernier empereur. On le plaça sur un quartier de roche, qui semblait artistement taillé pour quelque autre usage. Le pain levé du sacrifice avait été, suivant la coutume, pétri par les mains d'une vierge; elle y avait gravé les caractères sacrés (*g*) qui promet-

tent la victoire à Jésus-Christ. Revêtu de la longue robe blanche des pontifes grecs, la tête ornée de la couronne, après s'être incliné trois fois vers l'Orient, l'évêque commença les cérémonies saintes avec le même soin religieux, la même lenteur qu'il aurait observée dans Éphèse ou dans Byzance. Les Grecs étaient rangés à l'entour, debout, la tête couverte, et répétaient ces hymnes de l'église orientale, embellies des plus harmonieux accens de la parole humaine : *Dieu saint, Dieu puissant, Dieu immortel, ayez pitié de nous !*

Lorsque Théodore fut au moment où, selon le rituel de l'église d'Orient, le pontife adresse la parole au peuple assemblé, il s'écria : « Grand Dieu ! la Grèce chrétienne n'est pas détruite, puisque dans ce lieu dé-

sert, sous cet abri sauvage, nous te prions encore. Mahomet a souillé ton temple, brisé les images de tes saints; mais notre foi, toute spirituelle et pure, ne s'attachait pas à ces signes périssables. Daigne aujourd'hui, grand Dieu, soutenir la foi de nos frères parmi les épreuves de la captivité et les tentations du malheur! Sauve notre religion sainte des cruautés et de la protection de Mahomet; daigne absoudre nos pontifes autorisés par ce maître impie; et ne leur ôte pas, tout indignes qu'ils sont, le pouvoir de sanctifier le peuple par ta divine parole. Puissé-je bientôt retourner en Orient, et mourir pour la foi que j'ai gardée! Mes frères, dans les hasards de l'exil, sous les climats où le sort vous jettera, conservez le

christianisme de vos aïeux. En vain la Grèce est soumise, et les Grecs esclaves ou dispersés; vous serez un peuple, tant que vous aurez un culte. La religion, le partage des mêmes autels, la foi aux mêmes espérances, voilà la première et la plus sainte de toutes les patries; avec elle vous retrouverez, ou plutôt vous n'aurez jamais entièrement perdu cette glorieuse terre de la Grèce. Les autels de votre Dieu vous rendront un jour les tombeaux de vos pères.

» Ne sommes-nous pas en effet les aînés de l'Europe dans la religion comme dans les arts? n'avons-nous pas donné l'Évangile à l'empire romain? Athènes et Corinthe ont entendu la voix de saint Paul. Ephèse est une des sept villes fidèles qu'a-

vait comptées l'Apôtre. On conservait dans Byzance la chaire pontificale où s'est assis le grand Chrysostome. Hélas! quels torrens de lumières versait l'église grecque pendant ces premiers âges et ce glorieux avénement du christianisme! et maintenant elle est obscurcie, couverte de deuil, répudiée par les Latins, outragée par les Barbares. Qu'elle vive cependant! qu'elle conserve dans l'esclavage, et sous les anathèmes, le feu sacré de l'espérance! Elle porte en soi le salut et la renaissance de la Grèce. Mes frères, on nous accuse d'avoir refusé l'union des Latins; on nous reproche notre inflexible résistance: j'ai partagé cette sainte obstination avec de pieux évêques justifiés par le martyre; faudrait-il aujourd'hui

me rétracter? C'est aux vaincus, c'est aux fugitifs qu'il appartient d'être inébranlables dans leurs maximes, et de garder la vérité pour unique et dernier trésor. Qui peut d'ailleurs prévoir les conseils de Dieu? Ce peuple du Septentrion, disciple de notre église, et dont les souverains se sont alliés jadis à la race de nos princes, ne serait-il pas l'instrument que le ciel réserve pour notre délivrance? Son exemple réveillera le zèle des Latins; on rougira de nos malheurs, en respectant notre fidélité. Quoi qu'il en soit, c'est dans Byzance affranchie, c'est au milieu de la Grèce victorieuse et ranimée, que pourra cesser la division des deux églises réconciliées par un si grand bienfait. Jusque-là, gardons notre foi entière et invin-

cible : prions incessamment pour nos frères esclaves en Grèce et en Orient; souffrons et espérons. La vie des peuples est longue, mes frères, et le christianisme est éternel. »

Le pieux évêque, après avoir achevé ces paroles, récita d'une voix forte le symbole de l'église de Byzance, en s'arrêtant sur le terme unique et sacramentel qui sépare les deux communions; puis s'étant incliné trois fois vers la terre, il allait consommer le mystérieux sacrifice, quand tout à coup des cris affreux et de bruyantes menaces interrompent le recueillement de l'assemblée.

De toutes parts accourent des hommes au visage basané, dont les traits, dont les yeux semblent ani-

més par la fureur, et troublés en même temps d'un superstitieux effroi ; c'étaient des pâtres, des laboureurs du hameau voisin, qui, frappés du vêtement des Grecs et de leur langue inconnue, croyaient voir l'arbre de sainte Agathe profané par quelque sacrilége, et déjà tous les feux de l'Etna près d'engloutir leurs campagnes désormais sans défense. Ces hommes ignorans et féroces, plus terribles par leur frayeur même, se précipitent sur le pontife. Lascaris s'est élancé le premier devant le saint évêque, pour épuiser l'effort de ces furieux. Il repousse de son épée le plus hardi des agresseurs; c'était un brigand de la montagne, vengeur superstitieux de sainte Agathe, et qui déjà avait le bras levé pour égorger le pontife

grec. L'intrépidité de Lascaris et de ses amis, qui se pressent autour de lui, arrête un instant l'aveugle rage des paysans siciliens; mais leur nombre augmente; les habitans du hameau de la Giari, au pied de la montagne, du côté de la mer, ont sonné le beffroi; de nombreux signaux sont allumés, et partout, d'un sommet à l'autre, des cris féroces retentissent et se répondent.

Dans ce péril, Lascaris fait placer au milieu du petit nombre des Grecs étroitement serrés l'évêque d'Éphèse portant les choses saintes : lui-même marche à la tête de ses compatriotes, disperse la foule, et s'ouvre la route de Catane, malgré les fureurs de cette populace sauvage. Mais tandis que l'intrépide et sainte procession traverse lentement les lisières

du bois et le champ de lave cultivé qui s'étend du canton de *Momatgnuole* jusqu'à la ville, partout sur le chemin des Grecs, de nouveaux assaillants accourent et s'amassent. Sur la vague rumeur que des hérétiques avaient profané l'arbre de sainte Agathe, le peuple même de Catane, sans partager l'aveugle férocité des montagnards, était saisi d'indignation et d'effroi. Le danger continuel où vivent ces hommes, les feux toujours suspendus sur leur tête, la terre toujours tremblante sous leurs pas, redoublent en eux cette superstitieuse vivacité des imaginations du Midi. Au-devant de la foule bruyante qui suit et menace les Grecs, s'est précipitée de la ville même une autre foule d'hommes, de femmes, frappés de la même ter-

reur. Partout des physionomies ardentes, effarées, des cris de colère, des récits effrayans que ce peuple écoute et répète avec l'inexprimable mobilité qui se peint dans tous ses traits : on dirait la plus terrible des séditions populaires.

Cependant le capitaine espagnol qui commandait dans la ville au nom d'Alphonse d'Aragon, souverain des Deux-Siciles, envoie quelques cavaliers au milieu de ce désordre. Médicis et ses amis, touchés d'un sentiment généreux, sont accourus pour s'interposer en faveur des Grecs. La violence de l'émotion commence à s'affaiblir par sa durée même. Cependant mille voix demandent toujours le sang des Grecs, la punition de leur impiété. Lascaris, qui avait méprisé les menaces de la foule et re-

poussé sa violence, se rend au palais du chef espagnol, suivi par le peuple qui l'accuse. Ce chef était un vieux soldat, nourri dans les révolutions d'Aragon et de Naples, fidèle instrument de la conquête d'Alphonse, et méprisant les Siciliens comme des vaincus. Fort indifférent aux souvenirs et aux traditions des Grecs, il savait cependant que le roi Alphonse aimait ces étrangers, et qu'il était curieux de leurs arts. Lui-même ayant un jour, dans le sac d'une ville d'Italie, ramassé un manuscrit (*g*), en lettres grecques, qu'il alla porter à ce prince, en avait eu pour récompense une magnifique épée. Il reçut les Grecs sans colère, ne parla pas même de quelques habitans de la campagne blessés en attaquant Lascaris. « Mais pourquoi,

dit-il, vous autres hérétiques, vous être approchés de cet arbre qui protége la ville, et nous avoir tous exposés au danger d'être enterrés sous la lave, comme l'ancienne ville, qui est là près de nous? Tout ce peuple est furieux à force de peur; et si je n'étais pas Espagnol, j'aurais peur moi-même. Je ne peux pas vous laisser libres ici. Ces gens-là se révolteraient, comme ils ont fait à Palerme; mais heureusement notre grand roi Alphonse arrive maintenant à Syracuse. Je vais vous envoyer à sa haute justice. »

Les Grecs passèrent la nuit dans la citadelle de Catane, tandis que l'effroi et la fureur du peuple s'exhalaient en mille récits. Le lendemain tout fut préparé pour les conduire à Syracuse. Le gouverneur espagnol

les avertit en même temps qu'il allait, sur la demande de l'archevêque de Palerme, faire embarquer les religieuses grecques reçues au monastère de Saint-Benoît, pour les conduire à Rome, où elles seraient converties à la foi catholique. L'évêque d'Éphèse sollicita vivement la faveur de les voir avant leur départ. Au milieu de la ruine de sa patrie, du sort incertain de ses frères, il semblait surtout préoccupé de la crainte que des âmes faibles et sans défense ne fussent gagnées à la communion romaine. On ne rejeta point sa prière. L'évêque pénétra seul dans le couvent de Catane, au lieu où les religieuses de Byzance étaient retirées.

C'était un bâtiment de construction arabe, qui jadis avait servi de mosquée aux vainqueurs de la Si-

cile, et qui, depuis, avait été consacré à de plus saints usages. Les jeunes Grecques étaient assises dans une vaste salle, au milieu de laquelle jaillissait une eau limpide, suivant une coutume d'Orient transportée dans la Sicile. Pour ne point irriter les sœurs de Saint-Benoît, elles avaient couvert de voiles blancs leurs longs cheveux; mais elles refusaient d'assister aux prières communes du monastère. Seulement elles observaient un jeûne rigoureux; elles chantaient dans leur langue des hymnes sacrées; ou quelquefois l'une d'elles, au milieu de ses compagnes en pleurs, célébrait dans des vers soudainement inspirés la perte de ses parens morts au siége de Byzance. Attirées par leurs voix, les religieuses du couvent venaient les écouter; elles avaient

peine à se défendre d'admirer leur beauté, leur douceur, l'harmonie de leurs chants, et leurs longues prières. Mais elles se plaignaient de ne pouvoir se faire comprendre d'elles.

Élevées dans une solitude austère, les filles nobles de Byzance, avant même d'être consacrées à la vie religieuse, ne voyaient jamais d'étrangers, et ne parlaient que la langue grecque, conservée presque (*h*) dans son antique pureté ; l'idiome vulgaire leur était inconnu. Plus tard, la retraite profonde des monastères ne leur permettait de lire que les livres sacrés, et les écrits des grands apôtres de l'église d'Orient. Mais un souvenir fidèle leur rappelait souvent des chants poétiques qu'elles avaient entendus dans leur enfance, à côté de leurs mères ; et dans chaque mona-

stère d'Orient, l'instinct du climat et de la solitude inspirait à quelque religieuse le génie des vers.

Quand l'évêque d'Éphèse parut dans l'asile des jeunes Grecques, l'une d'elles, Aurelia, déplorait le martyre des pontifes de la Grèce égorgés par les barbares. Des paroles de feu sortaient de la bouche de cette vierge timide. Elle invoquait Dieu ; elle accusait sa providence d'avoir laissé tomber la religion et l'empire. A la vue du saint évêque, elle s'arrêta pleine de trouble et de joie, et toutes les sœurs tombèrent à genoux, comme si le Seigneur eût exaucé une partie de leurs prières, en leur envoyant ce confesseur de la foi : « O mon père ! s'écria la jeune Aurelia, Dieu vous a conservé pour être un exemple vivant du martyre. Mais,

dites-nous, fera-t-il triompher son saint nom dans la Grèce? Reverrons-nous la Panagia de Byzance? ou faut-il mourir sur une terre déserte (*i*) et profane? — Relevez-vous, mes enfans, reprend le saint vieillard, et retenez mes paroles. Les jours d'épreuve sont à peine commencés; vous irez bientôt à Rome, dans la nouvelle Babylone. Telle est notre infortune, qu'il n'y a plus pour vous de refuge que dans le lieu même où votre foi est en péril. Vous allez à Rome. Promettez-moi que vous n'abandonnerez jamais les cérémonies saintes de nos pères; que vous ne reconnaîtrez jamais la parjure union de Florence. — O mon père! s'écrièrent-elles toutes ensemble, jamais. Que la Panagia nous protège; que vos saintes paroles

nous soutiennent et nous défendent! Jamais nous ne suivrons l'erreur des Azymites. Nous ne couperons pas nos cheveux noirs ; nous n'ôterons pas nos voiles, comme les vierges profanes d'Italie. » Alors l'évêque d'Éphèse, découvrant le calice d'or qu'il avait apporté avec lui : « Aurelia, dit-il, je vous rends ce gage sacré ; il n'y a plus d'église de Byzance. Que le don du grand Constantin serve au moins à protéger la fille des empereurs. Ce nom est vénéré dans l'Occident ; il vous recommandera devant le pontife de Rome. D'autres épreuves nous sont réservées, et ce trésor de la foi grecque sera plus en sûreté dans vos mains que dans les nôtres. » A ces mots, Théodore bénit les jeunes vierges, et se retire.

On préparait déjà leur départ, et, d'après la demande de l'archevêque de Palerme, un prêtre romain et deux religieuses de Saint-Benoît devaient les conduire. La supérieure du monastère de Catane recommanda vivement aux sœurs d'obtenir une bulle d'absolution pour le tort qu'avait eu le couvent de recevoir des schismatiques dans ses murs, et elle vit cependant partir avec regret ces jeunes filles si modestes, et qui chantaient de si douces paroles dans une langue inconnue. Elles montèrent sur le vaisseau grec qui les avait amenées. Les matelots mirent à la voile, en répétant le cantique de la Panagia, et les jeunes vierges se redisaient entre elles les graves paroles de Théodore.

Cependant Lascaris et les autres

Grecs étaient partis pour Syracuse, sur des mules de Sicile, avec une escorte de cavaliers espagnols. Médicis et les Italiens ses amis ne voulurent pas se séparer d'eux, résolus de partager et d'adoucir leur mauvaise fortune. C'était un touchant spectacle que ces Grecs dont les ancêtres avaient, à plusieurs reprises, conquis et civilisé la Sicile, voyageant aujourd'hui captifs, à travers ce beau pays où partout ils retrouvaient des monumens de leurs arts antiques, et où leur nom était odieux et leur langue inconnue. Au neuvième siècle, les empereurs de Byzance possédaient encore la Sicile, qui leur fut enlevée par les Sarrasins. Partout s'offraient des édifices, des ruines, des inscriptions, qui rappelaient les âges divers de la puissance

grecque ; et nulle trace n'en restait dans les générations présentes renouvelées par la conquête. Tant il est vrai que la mémoire des hommes est le plus périssable des monumens !

L'état malheureux de la Sicile, la rareté des chemins praticables sur cette terre tant de fois désolée par les ravages de la nature ou de la guerre, obligeaient les Grecs et leur escorte de prendre d'assez longs détours pour arriver jusqu'à Syracuse. Ils descendaient vers la mer, afin d'éviter les hautes collines et les plaines entièrement désertes ; où l'olivier de la Grèce et les plus heureuses plantes de l'Asie couvraient un sol sans culture. Ils se rapprochaient des villes, et quelquefois même ils se détournaient un peu pour visiter les ruines. Il y avait

pour ces fugitifs, qui portaient dans leurs cœurs tous les regrets de la patrie perdue, une sorte de diversion consolante et de charme douloureux à contempler des infortunes aussi grandes et plus anciennes que la leur; mais tout dans la Sicile semblait presque leur offrir cette pensée, les lieux habités comme les lieux déserts, et les cités comme les ruines. Après quatre jours de marche, à travers une plaine immense et sauvage, au midi de Catane, ils arrivèrent à Syracuse; et, malgré ce port, dont l'admirable situation n'est surpassée que par le port de Byzance, malgré la magnificence de tant débris, ils doutèrent un moment si c'était là le formidable écueil où jadis s'était brisée la fortune d'Athènes.

Alphonse venait de quitter Syra-

cuse. Une sédition nouvelle le rappelait à Palerme. Syracuse n'était plus qu'une ville sans puissance, aisément contenue par quelques soldats espagnols. Un peuple peu nombreux habitait les cinq grandes enceintes de l'antique cité. Race incertaine et dégradée de tous les vainqueurs qui avaient passé sur cette terre, ce peuple, au milieu des monumens grecs, romains, arabes, qu'il voyait tomber en ruines autour de lui, confondait tout dans son apathique ignorance; il priait dans la chapelle de saint Mercure, il montrait pieusement le puits de sainte Junon. Nos Grecs éclairés souriaient de cette erreur, et Gémiste croyait y reconnaître l'invincible puissance de ces gracieux symboles qui avaient autrefois enchanté l'univers. Le jeune

Michaël Apostole, animé des plus rians souvenirs de la poésie grecque, cherchait la fontaine d'Aréthuse; mais la barbarie avait détruit même cet ouvrage de la nature; il ne restait plus qu'une eau trouble et saumâtre, où s'amassaient les débris des monumens dont le génie grec avait autrefois orné les bords de cette source sacrée. Lascaris et ses jeunes amis étaient montés sur l'Épipole, pour contempler d'un seul regard ce que fut Syracuse. Quand ils virent cette vaste enceinte que le commerce n'animait plus, ces ports déserts, ces ruines inégales qui s'élevaient çà et là, ce Proscenium que les vainqueurs espagnols (*k*) n'avaient pas encore achevé de démolir : « Athènes est bien vengée! » dirent-ils, et leurs

yeux se remplirent de larmes en songeant à leur patrie.

Les jeunes Italiens regardaient plus tranquillement ce triste spectacle; ils naissaient à la vie sociale; ils étaient pleins d'espérance. « Quelle situation favorable pour le commerce et pour l'empire! disait le jeune Bembo, Venise elle-même n'est pas mieux protégée, mieux servie par la mer! Mais quoi! le destin des lieux change comme celui des peuples mêmes! ce n'est plus ici que le commerce apportera les richesses de l'Orient; c'est à Venise, qui s'élevait à peine au-dessus des flots de l'Adriatique, quand Syracuse était reine. » — « Oui, dit Lascaris, rien ne flétrit comme la conquête; elle détruit même le génie des lieux et le bienfait de la nature. Venise le saura quelque jour. »

Un ordre du gouverneur espagnol, qui commandait à Syracuse, avertit les Grecs de poursuivre leur route jusqu'à Palerme. Leurs guides, dont la rude indifférence ne voyait rien dans ces monumens antiques, les pressèrent de se mettre en route, pendant que la première fraîcheur du soir tempérait le ciel brûlant de la Sicile. Après avoir traversé l'Acranite, ils remontèrent lentement la haute colline que l'on appelle encore aujourd'hui *l'Échelle grecque*, et s'éloignèrent de Syracuse, où tout, excepté les hommes, retraçait l'image de la Grèce.

Leur route prolongée à travers les hameaux de la Sicile moderne ne leur offrait plus ces puissans souvenirs. Quelquefois, cependant, les débris d'un château moresque, et ce mé-

lange d'architecture arabe et normande, commun dans la Sicile, attirait leurs regards. Le chef de l'escorte espagnole sortait alors de sa taciturne insouciance, et montrant les restes des petites tours crénelées des Arabes, il s'animait à cette vue, et contait les exploits de ses compatriotes contre les Maures de Grenade et de Xérès. C'était comme un lien nouveau que la haine des Musulmans formait entre les Grecs et les Espagnols. « Il faut, disait le chef aragonais, que votre schisme soit une terrible chose, pour qu'on n'ait pas voulu vous défendre contre ces mécréans qui nous donnent tant de peine en Espagne. » En même temps, il ne pouvait se défendre de regarder avec admiration le recueillement austère, le visage majestueux et les

cicatrices de l'évêque d'Éphèse; et il disait avec sa naïveté guerrière : « C'est pourtant chose étrange que l'on soit martyr sans être bon chrétien. »

Une marche de plusieurs jours, tantôt sur quelques débris de routes anciennement construites par les Romains, tantôt sur ces landes désertes qui hérissent la Sicile, n'avait offert aux voyageurs que des ruines diverses habitées par quelques pauvres familles. Enfin, à leurs regards brillent au loin de hautes colonnes, de vastes murailles dont l'aspect annonce une grande cité. Toute la troupe presse le pas pour arriver dans ce lieu avant la chute du jour. Les rayons affaiblis du soleil éclairent d'une lumière plus douce ces monumens qui semblaient terminer l'ho-

rizon. Hors de la vaste enceinte qui les enferme, on aperçoit çà et là d'immenses blocs de pierre et de marbre qui semblaient transportés par une force plus qu'humaine. « Nous trouverons toujours là un asile, disait le guide sicilien, qui s'était écarté de la route ordinaire. Après un effort de quelques heures, on arrive auprès de cette ville que la transparence limpide du climat de Sicile montrait de si loin. Elle était déserte, et ses monumens n'étaient que des ruines plus grandes et plus entières. Les voyageurs éprouvèrent une surprise presque mêlée d'effroi en se voyant au milieu de cette grande destruction, qu'ils avaient crue vivante. Leurs regards se portèrent sur un temple d'une hauteur immense, dont les colonnes étaient encore debout, et

gardaient la trace de l'ancienne architecture dorique. Deux autres temples s'élevaient à quelque distance; l'intervalle était rempli par des fûts de colonne, des marbres de la Grèce, et des murs à demi détruits que couvraient de leurs fleurs des rosiers sauvages. « Eh quoi! dit Lascaris, serait-ce ici l'une des plus antiques colonies de la Grèce, Sélinonte (*l*), que nos historiens montrent comme détruite avant même la conquête romaine? Triste image de la destinée! La vie des ruines est plus longue que celle des états; et nous trouvons encore aujourd'hui tant de grandeur dans les débris de ce qui n'est plus depuis deux mille ans! »

Tandis que, frappé de ce sentiment, il parcourait les vastes détours de ces débris qui couvrent tout le

plateau d'une montagne, et qu'il s'étonnait de la solitude de ce lieu, le son confus d'une voix humaine attira Lascaris et l'évêque d'Éphèse vers une hutte grossière, dont l'aspect était caché par quelques ruines, et qui était appuyée d'un côté sur le *pronaos* du grand temple. Ils approchent, et quelle est leur inexprimable surprise d'entendre les accens de la langue grecque sortir de cet abîme de silence et de solitude! Une voix forte et pure répétait les belles paroles de Chrysostôme pour la prière du soir : « Qui êtes-vous? » s'écrient les deux Grecs ; et ils se précipitent dans ce réduit, où un homme d'une figure majestueuse était agenouillé devant l'image du Christ, près de laquelle brûlait une torche, suivant le rit de l'église orientale.

Ils hésitent un moment ; ils reconnaissent Nicéphore d'Héraclée, le plus illustre des Grecs qui s'étaient réunis à la foi des Latins, dans le concile de Florence. Depuis cette époque, Nicéphore, voyant l'union repoussée avec fureur par le peuple de Byzance, et lui-même en butte aux soupçons et aux reproches, avait quitté la Grèce, et l'on ignorait le lieu de sa retraite. A peine ses yeux se sont-ils arrêtés sur Lascaris : « Vous ici ! s'écria-t-il. Ah ! je le vois, Byzance est détruite, et j'avais vainement tenté le grand sacrifice que Dieu n'a pas voulu recevoir, ou plutôt dont il nous a punis. O Byzance ! lumière du monde, paradis de l'Orient ! comment es-tu tombée sous les coups des enfans d'Agar ? » Il se tut à ces mots, en reconnaissant l'évê-

que d'Éphèse; et son visage se couvrit de rougeur et de larmes.

Cependant l'évêque d'Éphèse s'était retiré en arrière, à la vue du pontife d'Héraclée, comme si les divisions qui avaient préparé la ruine de Byzance devaient lui survivre. Ainsi, ces deux hommes vénérables par leur âge, leur vertu, leur génie, l'un portant la trace du martyre, et l'autre courbé sous le poids d'une rigoureuse pénitence, semblaient pourtant séparés par une insurmontable barrière. Leurs regards même craignaient de se rencontrer. Lascaris, interrompant ce silence plein de reproches, confirme le triste pressentiment de Nicéphore sur les malheurs de la Grèce; et il le presse d'abandonner cette solitude, et de se joindre à ses compatriotes exilés. » M'ad-

mettront-ils aujourd'hui? reprend vivement Nicéphore. Je me suis moi-même banni de notre patrie. Loin de la Grèce qui me réprouvait, loin de l'Italie dont les honneurs auraient récompensé le changement de ma foi, j'ai vécu dans ce désert, parmi ces ruines qui m'annonçaient la chute de Byzance. Là, chaque jour, j'ai gémi devant Dieu sur les funestes divisions des peuples chrétiens, sur l'indifférence ou la haine qui les rendent inutiles l'un à l'autre. Souvent j'ai rétracté par ma douleur la fatale abjuration de Florence : le dirai-je? j'ai repris dans ce désert tous les rites de notre culte sacré, comme une image de notre patrie : mais où est maintenant le temple de Sainte-Sophie, pour me réconcilier solennellement à la foi de nos pères? »

A ces mots, l'évêque d'Éphèse, qui demeurait jusque-là silencieux et irrité, tendit la main à Nicéphore : « Venez, dit-il; soyez absous en partageant notre infortune. » D'autres Grecs s'approchaient en ce moment, et tous apprirent avec une grande joie la rencontre inattendue de Nicéphore. Il y avait pour ces fugitifs une sorte de charme à trouver un compatriote que leur accueil pouvait consoler, et qui s'honorait de rentrer avec eux dans la communion du même malheur. Ils s'empressent autour de lui, avec des paroles d'amitié; ils recommencent le récit des derniers malheurs de Byzance; ils redisent leurs vœux, leurs espérances, leurs projets, ils se rappellent leurs divisions passées. Triste hasard de la fortune! ainsi se trou-

vaient rassemblés dans ce désert les débris, et comme les images de toutes les croyances, de toutes les opinions qui avaient partagé la Grèce mourante, le platonicien enthousiaste et presque idolâtre, l'amant passionné des arts, le vertueux sectaire, le pénitent et le martyr. Assis sur les marbres mutilés de Sélinonte, ces hommes s'entretenaient avec la vive imagination de leur pays, et cette mobilité d'espérances qui survit à tous les malheurs. Près d'eux, Médicis regardait avec attendrissement ce spectacle, cette joie mêlée à tant d'infortunes ; et il prenait part quelquefois à leurs discours, en les avertissant de ne pas trop espérer dans les armes et la générosité des rois de l'Europe. Le pontife d'Héraclée, long-temps retenu parmi les

débats de Florence, parlait la langue italienne avec autant de force que de grace ; élevé jadis dans le couvent célèbre du mont Liban, il y avait puisé ces trésors d'érudition antique ignorés de l'Europe, et quelque chose du génie oriental : ses paroles étaient pleines d'élévation et de douceur. Il n'avait rien de l'austère véhémence de Théodore ; il semblait fait davantage pour persuader et pour émouvoir. Les Italiens, en l'écoutant, admiraient ce peuple chez qui la supériorité de l'esprit se montre sous tant de formes diverses. A quelques pas de cette scène si vive, le chef espagnol, immobile, fumait une longue pipe arabe. A son attitude sérieuse et insouciante, à la monotone apathie de ses regards, on eût cru voir

un Turc d'Occident. Le lever du jour éclaira la petite colonie fugitive, campée sur ces ruines antiques; elle ne les quitta point sans émotion et sans regret. Nicéphore s'agenouilla pour la dernière fois dans l'humble réduit où il avait passé tant d'années de pénitence. Gémiste et Lascaris contemplèrent long-temps les magnifiques frontons du temple, illuminés par les premiers feux de l'aurore, tandis que les soldats espagnols détachaient négligemment leurs chevaux du pied des colonnes, qu'ils ne regardaient pas.

On se met en route : peu de jours suffisaient pour arriver jusqu'à Palerme, où le sort des Grecs devait se décider. Médicis, en les suivant, doutait s'il pourrait les servir auprès d'Alphonse, qui était alors en guerre

avec Florence; mais il comptait sur la générosité de ce prince, que l'on avait surnommé le Magnanime, et qui n'avait été cruel qu'une fois, en précipitant du trône l'infortunée Jeanne de Naples. Il entretenait les Grecs de cette espérance; et plus souvent il les interrogeait sur leurs sciences, comme s'il eût voulu ravir quelque chose de ce précieux dépôt. En approchant de Palerme, les Italiens et les Grecs ne purent se défendre de comparer avec un sourire les faibles monumens de l'art moderne aux ruines de Sélinonte. Entrés par la porte du Midi, leur escorte s'arrêta près d'un palais énorme et bizarre, bâti en différens siècles par les Goths, les Normands et les Arabes. Les avenues de ce palais étaient bordées, pour tout or-

nement, de lourds canons en fer, qui menaçaient la ville : c'était la demeure royale d'Alphonse. Une garde espagnole veillait aux portes; et l'on apercevait la trace des punitions que s'était attirées l'humeur mobile et séditieuse des habitans. Les Grecs pénétrèrent avec une sorte de répugnance dans cette citadelle du conquérant espagnol; mais ils étaient attendus; et l'on avait ordre de les conduire à l'audience du roi. Ils sont introduits dans une vaste salle, qui présentait aux regards la plus étrange variété. A la voûte, étaient suspendus des drapeaux déchirés, des armes, des étendards enlevés aux Maures de Tunis, aux Génois, aux Vénitiens. Au milieu de ces trophées brillait sur un bouclier la devise singulière du roi : c'était un livre ou-

vert (*m*). Sur une table immense de marbre étaient placées quelques médailles antiques des Césars; dans une cassette d'ivoire, quelques instrumens d'astronomie, encore rudes et grossiers; et près de là, plusieurs manuscrits couverts de lames d'or ou de bois odorant, et fermés avec de fortes agrafes d'acier. Sur les vastes murailles de la salle, étaient retracées les batailles et les plus fameuses aventures d'Alphonse. On le voyait dans la solennité de son sacre, au milieu de la cour d'Aragon, déchirant la liste des seigneurs qui avaient conspiré contre lui. Un autre tableau le montrait dans Marseille prise d'assaut, arrêtant les fureurs des soldats, et refusant le riche présent que lui offraient les dames de la ville. Ailleurs, il était

représenté vaincu, mais plus grand que dans la victoire, captif sur un vaisseau génois, conduit en présence de l'île d'Ischia, et refusant, au péril de sa vie, d'enchaîner par un ordre le courage de la garnison qui combattait en son nom; enfin, on le voyait entrer vainqueur dans Naples, avec la pompe des anciens triomphateurs romains.

Cette salle était encore ornée de quelques statues que le roi avait enlevées dans ses guerres, et dont la perfection donnait l'idée des arts sublimes de la Grèce, au milieu de ce palais d'une architecture barbare. Les Grecs éprouvèrent un mouvement de joie à cette vue. Au fond de la salle, le roi était assis, entouré de quelques-uns des hommes célèbres qui faisaient alors la gloire

de l'Italie : il avait près de lui le Pogge, profond érudit, dont l'Europe ne connaît que les contes badins, Antoine de Palerme, le plus savant des Siciliens, Æneas Sylvius, que son amour des lettres et son éloquence portèrent au trône pontifical, et beaucoup d'autres oubliés aujourd'hui.

Alphonse tenait à la main une vie d'Alexandre ; et il s'entretenait de cette lecture avec les doctes confidens qui composaient toute sa cour. Le visage de ce roi était singulièrement spirituel et guerrier : l'âge avait blanchi ses cheveux ; mais sa taille haute et fière, ses yeux mobiles et pleins de feu, jetant partout des regards expressifs, lui donnaient encore toute la vivacité de la jeunesse. Il portait le court manteau et l'habit militaire espagnol. Sa de-

vise chérie était empreinte sur le pommeau de son sabre; et l'on remarquait sur sa poitrine l'écharpe qu'il avait reçue de Lucrèce Alania, dernier objet de ses inconstantes amours. C'est dans ce lieu, c'est auprès de ce roi, que les Grecs étaient introduits presque comme des coupables : « Regardez autour de vous, leur dit d'abord Alphonse; vous n'êtes pas sur une terre ennemie. »

Toutefois, comme il rendait lui-même la justice à ses sujets avec beaucoup d'attention, il ouvrit les lettres du gouverneur de Catane, et voulut apprendre de Lascaris tout les détails de l'événement qui conduisait les Grecs devant lui. Après avoir écouté ce récit, il se livra tout entier à la vive curiosité que lui inspiraient ces étrangers, et donna des

regrets amers à la perte de Constantinople. « Malheureux chrétiens ! disait-il, pourquoi nous déchirons-nous de guerres perpétuelles, tandis que les barbares s'avancent chaque jour dans l'Europe ! Quel avertissement pour nous, que la prise de Constantinople ! » En même temps le roi demandait quels monumens des arts, quels livres on avait sauvés : il paraissait presque s'en occuper autant que de la chute d'un empire. « Que n'ai-je pu m'armer, disait-il, pour cette cause si sainte ! Mais j'étais en guerre avec Florence, qui vient enfin de m'offrir une bonne paix ; et aujourd'hui il me reste à me venger de Venise et de Gênes. Cependant la vieillesse approche ; mais j'espère bien, en dépit d'elle, avoir encore assez de force pour chercher

les Barbares sur le Bosphore, comme je les a vaincus dans Tunis. J'exciterai les princes chrétiens; j'appellerai les Francs d'au delà les monts. Mais vous, payez-moi mon hospitalité; répandez vos sciences dans mes Etats; nous avons des écoles à Naples, où je vais souvent écouter les maîtres habiles. Restez parmi nous, ô Grecs! Rome vous abandonne; moi, je veux vous accueillir et vous venger. » En même temps le roi fit apporter le présent que venait de lui envoyer la seigneurie de Florence, et qui avait désarmé son ressentiment; c'était un précieux manuscrit de Tite-Live [1]. Heureux temps, que celui où, pour acheter la paix, on cédait un livre au lieu d'une province! Les

[1] *Tiraboschi*, t. VI.

Grecs eux-mêmes furent étonnés de ce prix extraordinaire que l'on attachait dans l'Occident aux ouvrages de la pensée; et ils en conçurent l'espoir d'un meilleur avenir. Leur empressement de passer en Italie redoubla. Vainement Alphonse prodigua tous ses efforts pour les retenir à sa cour; ils devaient préférer la libre hospitalité de Florence. Le roi leur fit promettre seulement que quelques-uns d'entre eux s'arrêteraient à Naples, pour y répandre les arts de la Grèce.

Embarqués au port de Palerme, sur une galère espagnole, ils touchèrent bientôt l'Italie, où la nouvelle de leur désastre était déjà partout répandue, et adoucissait en leur faveur l'amertume des haines religieuses. En abordant sur la côte de Na-

ples, ils virent tout un peuple qui poussait des cris de consternation et d'effroi. Le nom de Mahomet retentissait dans cette foule, avec des prières à Dieu et à tous les saints du ciel, pour détourner de l'Italie le fléau de sa colère. De longues processions sortaient des églises, et promenaient les choses saintes au milieu des habitans, qui se jetaient à genoux sur leur passage. Ils racontaient entre eux mille prodiges précurseurs de la chute de Byzance. On avait entendu des armées s'entrechoquer dans l'air; des pluies de sang étaient tombées du ciel, et l'on avait trouvé les reliques des saints dispersées hors du sanctuaire. La vue des fugitifs augmenta cette panique terreur : il semblait que les flottes de Mahomet et ses terribles janissaires allaient ap-

porter le ravage et la mort dans l'heureuse Italie. Des femmes fuyaient avec leurs petits enfans dans les bras ; et les hommes se faisaient bénir par les prêtres, comme s'il eût fallu bientôt combattre et mourir.

Au milieu de cet effroi, les Grecs trouvèrent des dispositions hospitalières et généreuses. La crainte avait produit la pitié. La vie douce de ces peuples, la mollesse de leur climat et de leur génie leur rendaient plus redoutable l'invasion de ces Barbares d'Asie, qui profanaient les temples, détruisaient les villes, et enlevaient les peuples en esclavage. Lascaris, en voyant cette terreur, disait : « Où donc sera l'asile des arts et de la pensée contre l'oppression des barbares ? Où se conserveront ces nobles trésors de l'esprit humain, que nous

possédons encore ? — Vous ne devez pas, lui répondait le Vénitien Bembo, juger de l'Italie par Naples, par une ville subjuguée. Ces pauvres gens! ils ont peur comme s'ils n'étaient pas déjà conquis. C'est ma libre patrie qui peut lutter contre les Turcs. Ses flottes seront le rempart de l'Europe. » Il parlait ainsi : il était jeune, il aimait la gloire, et ne siégeait pas encore au sénat de Venise : mais quelques jours après, étant retourné dans sa patrie, il apprit qu'elle avait fait un traité d'alliance avec les Turcs, pour se ménager la conquête peu durable de quelques villes de la Morée, et une part dans l'oppression de la Grèce.

Cependant, on disait que le souverain pontife allait enfin armer tous les princes de l'Europe pour repren-

dre Byzance; on parlait d'une flotte de dix galères qui devait mettre à la voile; et les Grecs, avec un triste sourire, écoutaient le récit de ce faible appareil, en songeant aux innombrables soldats de Mahomet. A mesure qu'ils avançaient en Italie, ils sentaient s'appesantir sur leurs têtes la ruine irréparable de leur empire: ils voyaient partout un asile, nulle part un secours et une vengeance.

Divisée en états rivaux et nombreux, l'Italie semblait agitée d'une émulation de savoir et d'élégance sociale inconnue jusqu'alors. De toutes parts l'antiquité sortait de ses ruines, et l'amour des arts renaissait avec elle. Dans les villes, des maisons, d'une architecture encore imparfaite et grossière, étaient décorées par

des statues, que l'on tirait du milieu des décombres, ou du lit des fleuves qui les avaient ensevelies. La vue des Grecs excitait la curiosité : on se pressait autour d'eux pour les écouter ; on s'occupait de leurs sciences, bien plus que de leurs malheurs.

Impatient de ces vains égards, l'évêque d'Éphèse avait hâte de se rendre à Rome, et ne pouvait renoncer à l'espoir de cette croisade tant promise. « Séparons-nous, dit-il à Lascaris, faites parler pour la Grèce nos arts et le génie de nos pères. Dieu permet cette voie profane pour intéresser à son culte les princes de la terre. » Lascaris suivit le jeune Médicis à Florence. En approchant des bords de l'Arno, il sentit plus vivement tous les regrets de

la patrie perdue. C'était le doux climat des plus belles contrées de la Grèce ; et c'était une terre d'exil ! Mais la générosité de Cosme de Médicis avait déjà recueilli beaucoup de familles grecques fugitives ; et les vaisseaux de son commerce ramenaient chaque jour quelques-unes de ces tristes victimes. Tous ses soins lui semblèrent payés par la présence de Lascaris apportant les arts et les monumens de la Grèce.

Là commença cette noble mission du génie grec au milieu de l'Italie. Florence vit alors briller cette Acamie platonicienne, qui répandait l'enthousiasme, meilleur que la science. Cosme de Médicis la reçut dans son palais, agrandi par l'art de Donatello. Là se réfugiaient ces hommes que nous avons vus errant avec

Lascaris. De là leurs paroles éloquentes interprétaient les grands génies de la Grèce : c'était une vive lumière partout répandue. On abandonnait une scolastique étroite et barbare pour se tourner vers ces nobles études. L'idée sublime du beau reparaissait dans les arts du dessin, comme dans les inspirations de la pensée ; et les Italiens eux-mêmes appelaient Florence la ville d'Homère.

Délivré des longues agitations qui avaient troublé la république, maître paisible de ses concitoyens, Médicis n'aspirait qu'à les occuper par les lettres et les arts. Il touchait à la vieillesse ; le feu de vivacité qui l'animait autrefois était tempéré maintenant par une douceur majestueuse. A l'activité du commerce, aux intri-

gues de la place publique, il aimait à substituer d'agréables entretiens dans ses belles retraites de Fésolles et de Careggi. Là le dictateur adroit de Florence n'était plus qu'un philosophe ingénieux, passionné pour tous les plaisirs de la science. Ses deux fils l'imitaient; et Laurent de Médicis, encore enfant, promettait de continuer cette belle tradition dans une même famille. Cosme avait rassemblé près de lui quelques jeunes Italiens, épris de ce même attrait pour les arts. Leur vive imagination se laissait ravir à cette philosophie des Grecs, où la raison était parée de poésie. Cosme de Médicis se délassait en méditant avec eux sur ces théories sublimes. « Venez, écrivait-il un jour à Marsile [1],

[1] Fabroni. Vita Cosmi.

le plus célèbre disciple des Grecs ; apportez-moi le livre de Platon sur le souverain bien. Il n'est pas de recherche qui m'occupe davantage : venez, et n'oubliez pas la lyre d'Orphée. »

Ce culte pour les arts et le génie de la Grèce fut porté si loin, que l'on célébra dans le palais des Médicis la fête de Platon, qui, depuis douze siècles, avait cessé dans Athènes. L'image du philosophe fut inaugurée dans les jardins de Careggi, ornés des marbres les plus précieux de la Grèce, et dessinés comme les bosquets d'Académe. Le ciel de la Toscane jetait sur cette fête une lumière aussi brillante que le climat de la Grèce. Les disciples de Platon semblaient réunis : on lut un passage de ses éloquens écrits sur l'immortalité de

l'âme, et la beauté de la vertu. On récita des hymnes à sa gloire. On remercia la Providence d'avoir accordé jadis à la terre cet homme vertueux et ce divin génie. Les Italiens étaient saisis d'une ivresse d'admiration ; les Grecs fugitifs éprouvaient une sorte d'orgueil en voyant honorer après tant de siècles les souvenirs de leur patrie. Gémiste se croyait dans Athènes affranchie des barbares.

Mais Lascaris, qui, dans les lettres, ne cherchait qu'une espérance de servir et de ranimer la Grèce, vivait malheureux parmi les fêtes et le repos de Florence. Souvent, lorsqu'au milieu d'une jeunesse accourue de toute l'Italie pour l'entendre, après avoir redit les grandes pensées de l'ancienne Grèce, il parlait de

l'oppression de sa patrie, toutes les âmes étaient émues de colère et de pitié. Mais cette noble chaleur passait avec la mobile vivacité des imaginations d'Italie. La politique de Cosme ne songeait pas d'ailleurs à prendre la moindre part dans des guerres aventureuses; et il croyait faire assez d'embellir Florence par le commerce et par les arts. « Soyez heureux parmi nous, » disait-il à Lascaris. Quand on annonça le projet du souverain pontife de marcher lui-même à la tête d'une croisade: « Voilà, dit-il, un vieillard qui fait une entreprise de jeune homme. »

Cependant l'évêque d'Éphèse et Nicéphore étaient arrivés dans Rome, qui retentissait encore des prières ordonnées pour la délivrance de la chrétienté. Ils apprirent qu'au delà

des monts la ruine de Byzance avait excité la colère des Francs. Plusieurs pèlerins, venus à Rome pour les indulgences de la croisade, racontaient une fête célébrée dans le palais du puissant duc de Bourgogne, et où le courage des chevaliers s'était enflammé par un spectacle extraordinaire. Au milieu des joies du banquet, on avait vu paraître dans la salle, sur un éléphant conduit par un Sarrasin de taille gigantesque, une femme vêtue de deuil, et qui semblait captive. Tandis que tous les yeux étaient fixés sur elle, cette femme, comme si elle eût représenté l'Église prisonnière des infidèles, avait chanté d'une voix douloureuse une complainte, pour appeler à son secours les preux de France et de Bourgogne. La foi, l'espérance, la charité et tou-

tes les vertus chrétiennes figurées par autant de jeunes filles vêtues de blanc, étaient venues ensuite, chantant tour à tour des vers pour émouvoir le cœur des fidèles. A cette vue, tous les chevaliers, et le duc à leur tête, avaient juré de prendre la croix; ils avaient juré sur la Toison d'Or, sur le nom de la Vierge, et sur le faisan, symbole de cette chevalerie d'Occident.

Ces idées, ces coutumes étaient bien nouvelles pour des Grecs de Byzance et d'Éphèse; mais la réputation du courage des Francs (*n*), toujours célèbre dans l'Orient, ranimait la confiance des fugitifs. Théodore, dans l'ardeur de sa foi, contemplait déjà la croix victorieuse relevée sur les murs de Constantinople, et le temple de Sainte-Sophie sanctifié de

nouveau par le culte du Seigneur.

Cet espoir l'emporta sur sa répugnance pour un déserteur de la foi grecque, et il se pressa de voir le cardinal Bessarion. Il se rendit à son palais, au pied du mont Quirinal, près de l'église des Saints-Apôtres. En traversant le péristyle, les yeux de l'évêque d'Éphèse furent frappés des richesses de la cour romaine. Sous un immense portique étaient réunis des marbres précieux de l'ancienne Grèce, des vases d'airain, des statues, monumens immortels du paganisme aboli. Tous ces trésors récemment découverts, tout ce luxe de l'antiquité renaissante, ornaient avec un peu de désordre la demeure du savant cardinal : et des prêtres de l'église de Rome prenaient garde, en passant, d'embarrasser leur robe

dans les magnifiques débris de quelque dieu mutilé. Tous ne louaient pas également le zèle curieux de Bessarion. Quelques-uns remarquaient avec ironie, qu'à ces soins profanes il était facile de reconnaître un Grec d'origine, un néophyte, ancien disciple de l'erreur. Retiré dans le lieu le plus solitaire de son palais, le cardinal était dans ce moment occupé d'une question de philosophie qui lui semblait mal expliquée par Aristote. Cependant, averti de la présence de Théodore, il abandonna tout pour voir un compatriote; et quelle que fût la division de ces deux hommes, leurs premières paroles, dans cette langue qui leur était commune, furent pour eux pleines de douceur. Bessarion n'était plus jeune : et les voyages, l'étude, les

chagrins de l'ambition avaient vieilli les traits de son visage, où brillait une empreinte italienne et grecque à la fois, un mélange de vivacité, de finesse et d'enthousiasme, tempéré par la fierté d'un cardinal. Ses manières étaient simples : son vêtement rappelait celui des religieux de saint Basile ; et il portait, suivant l'usage d'Orient, cette barbe longue dont se moqua Louis XI, dans l'audience solennelle qu'il lui donnait un jour, comme ambassadeur de la cour de Rome.

Accueilli par son ancien adversaire, Théodore s'informa promptement du sort des jeunes Grecques appelées en Italie, et du respect qu'on avait eu pour leur foi. Bessarion interrogeait l'évêque d'Éphèse sur les monumens de la Grèce pro-

fane ; il se reprochait de n'en avoir pu recueillir encore qu'un bien petit nombre. « Mais quoi, disait Théodore, quelle est cette vaine curiosité? sachez-le donc : l'Évangile est sous les pieds de l'impie. Nos frères de Grèce et d'Orient sont entre l'apostasie et l'esclavage. Il n'y aura bientôt plus de chrétiens dans la Grèce. Pontifes d'Italie, vous accueillez les traditions d'Athènes et les livres des gentils, mais vous laissez périr la vraie foi. — La vraie foi, dit Bessarion, elle est à Rome dans le sacré collége. — La vraie foi, reprend l'évêque d'Éphèse, est celle des martyrs; elle est gravée sur la dernière pierre de nos églises détruites et dans le cœur de nos pontifes égorgés. » En achevant ces mots, il sortit plein de colère.

Cependant Bessarion prodigua ses soins et sa richesse aux Grecs fugitifs. Retirées dans un saint asile, les religieuses de Byzance y conservaient leur règle austère. Un grand nombre de familles du Péloponèse et des îles étaient accueillies au port d'Ostie. Beaucoup d'autres étaient rachetées de l'esclavage. Le souverain pontife montrait également de la charité pour le malheur, et de l'admiration pour la science. Il enviait à Florence cette académie platonicienne fondée par les Médicis. Il encouragea les mêmes études dans Rome.

Parmi toutes ses dignités apostoliques, Bessarion était supérieur du monastère de *Crypta Ferrata*, bâti dans la *villa* de Cicéron, à Tusculum. Là souvent il réunit quelques-uns de ses éloquens compa-

triotes ; et il semblait que l'ombre du génie de la Grèce vînt errer sur ces ruines qu'avait illustrées le génie de Rome. Que de fois, dans ces entretiens, on espéra de voir la Grèce affranchie des barbares ! Que de fois on se promit d'armer les princes d'Occident pour une cause si sainte ! Lascaris quitta le repos de Florence et l'amitié des Médicis, pour venir exciter Bessarion, et ranimer en lui le zèle de la patrie par l'amour des arts. Souvent, sur les débris de Tusculum, il montrait à ses yeux la barbarie menaçant toute l'Europe, et Mahomet poursuivant bientôt dans l'Italie la Grèce renaissante. Le cardinal était touché de ces images, et de telles paroles étaient plus puissantes sur lui que les prières hautaines de Théodore. Quand il voyait

près de lui ces hommes ingénieux et enthousiastes, dont il était le compatriote, il oubliait les querelles religieuses et les défiances de la cour de Rome, il s'animait, comme eux, au souvenir des grands génies de la Grèce; il versait des larmes, en pensant que cette patrie d'Homère et de Platon était la proie des barbares; il écoutait avec une sorte d'illusion les vives paroles de son maître Gémiste rêvant la liberté d'Athènes, qui serait encore quelque jour le temple de la philosophie et des arts; il était ému de cette pensée; il redevenait Grec à force d'être platonicien; et il promettait d'employer son zèle, ses efforts, son crédit dans le sacré collége, pour hâter une croisade, surtout si l'église grecque voulait enfin reconnaître ses

erreurs, et accepter avec une foi docile l'union de Florence.

Mais rien de cela ne répondait aux vœux ardens de Théodore. Il était inquiet du séjour de Rome pour la foi de ses frères; il était plus inflexible dans l'exil qu'à Byzance ; il s'accusait d'avoir désiré le secours si tardif et si dangereux des Latins. En vain Nicéphore, dans son zèle plein de douceur, cherchait à calmer cette âpre véhémence. Il était faible devant l'évêque d'Éphèse; il respectait son invincible fermeté; il s'effrayait à l'idée de paraître lui-même abandonner encore la foi de ses frères malheureux ; il eût craint, en combattant Théodore, de sembler parjure.

Ainsi l'évêque d'Éphèse, dans une longue attente, vit passer les espé-

rances qu'il avait formées pour le salut de la Grèce. Les pontifes romains se succédèrent. Bessarion lui-même fut près d'obtenir le trône pontifical; et l'ancienne jalousie des Latins contre les Grecs, la défiance pour un nouveau converti, tout zélé qu'il était, l'écartèrent seules de cet honneur, où l'appelaient son savoir et son génie. Déchus de l'espoir d'un si grand appui, les Grecs se consumèrent en vains efforts. Leur zèle même nuisait à leur puissance. L'orgueil de l'église latine s'effrayait de la hauteur de ces prêtres d'Orient qui, proscrits, fugitifs, sans patrie, sans autels, ne perdaient rien de l'inflexibilité de leur foi, et n'auraient pas acheté d'un repentir le salut de la Grèce.

Enfin cependant l'Europe parut

touchée de leurs plaintes, ou plutôt de ses propres périls. Æneas Sylvius, ami passionné des arts et zélé pour la gloire du nom chrétien, fut élu souverain pontife, tandis que Mahomet étendait son empire jusqu'au Danube, et envahissait à la fois le Nord et le Midi de l'Europe. Venise menacée, Belgrade assiégée, tous les pays voisins de la Grèce subjugués comme elle, effrayèrent l'Occident. Le pontife romain fit un dernier effort pour apaiser les inimitiés des princes chrétiens, exciter l'ardeur des peuples, les réunir dans une croisade, et rejeter enfin les barbares au delà de l'Europe. Il convoqua, dans cette espérance, un concile à Mantoue. On y vit les ambassadeurs de France et de Pologne, ceux du roi de Naples, des ducs

de Bretagne et de Bourgogne, et des républiques d'Italie. Le duc de Milan, François Sforce, y parut. Les envoyés de l'île de Lesbos, de l'Épire et de Monembasie dans la Morée, retracèrent les maux de leur pays. Le souverain pontife et Bessarion parlèrent avec éloquence. La guerre fut résolue. Bessarion repartit alors pour solliciter les secours des princes d'Allemagne; et le souverain pontife annonça la réunion de la croisade dans la ville d'Ancône.

Mais les rois, malgré leurs promesses, étaient distraits par leur ambition et leurs querelles. Alphonse d'Aragon était mort, avant d'avoir fait la paix avec Venise. Le duc de Bourgogne avait vieilli, en projetant une croisade dans les fêtes de sa cour; et maintenant il redoutait l'ambition

de Louis XI. L'Allemagne était pauvre et divisée ; l'Angleterre était agitée par les guerres sanglantes des deux familles royales. Les princes d'Italie se surveillaient l'un l'autre. Les dîmes réclamées par la cour de Rome commençaient à peser aux peuples. L'empereur d'Allemagne abandonnait la Hongrie. Il n'accourut à la voix du pontife romain que des hommes obscurs et sans pouvoir. Toutefois le cœur des réfugiés palpita de joie ; ils crurent toucher au moment de revoir leur patrie, et de combattre pour la délivrer. Mais la mort du pontife romain vint détruire toutes ces espérances. Faible vieillard, épuisé par les efforts d'une si grande entreprise, il expira dans Ancône, en faisant des vœux pour les chrétiens de la Grèce, et en re-

commandant à l'Europe de venger cette cause sacrée. Le zèle religieux, ranimé par un grand homme, s'éteignit avec lui ; les mœurs plus douces, l'activité du commerce refroidissaient les esprits pour ces guerres lointaines. Les Vénitiens seuls voulaient combattre, parce qu'ils avaient besoin de se défendre. Leur ambition fit la paix, quand elle n'espéra plus tirer parti de la guerre.

Ainsi livrés à la politique intéressée de l'Europe, les Grecs continuaient d'éclairer de leurs sciences des peuples qui les abandonnaient. Ces apôtres des lettres eurent en peu d'années répandu leur langue et leur philosophie dans les villes d'Italie. Les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque, révélés de toutes parts, excitèrent un enthousiasme inconnu jus-

qu'alors. Le zèle exclusif, qui d'abord attacha les esprits à la contemplation du génie antique, semblait ralentir l'originalité nationale ; mais elle germait avec plus de force sous cette riche culture. Les grands hommes du seizième siècle allaient naître; les bannis de la Grèce, qui travaillaient à préparer cette grande époque, ont laissé peu de gloire ; leur puissance fut toute entière dans la parole, et fugitive comme elle. Ils répandirent autour d'eux l'admiration et le goût des arts ; ils agitèrent l'esprit humain ; ils sauvèrent la plus belle moitié des monumens antiques ; mais eux-mêmes, ils n'ont pas créé de monumens. Ainsi leur souvenir a disparu dans la gloire des hommes formés par leur exemple, et la grandeur même de leurs services en a

plus rapidement fait perdre la trace.

Après la mort du pontife romain, l'évêque d'Héraclée, n'espérant plus rien de l'Europe, retourna dans l'Orient pour y soutenir la foi de ses frères contre les épreuves de l'esclavage. « C'est là seulement, dit-il, que je dois expier mon ancienne faiblesse, dont Rome me fait souvenir. On raconte qu'il vécut quelque temps à Constantinople et dans la Morée, portant partout l'ardeur de sa charité, s'introduisant dans les bagnes des esclaves chrétiens, bravant chaque jour la peste et le cimeterre des Turcs. Doux autant qu'intrépide, il calmait ces haines religieuses que les chrétiens des deux communions conservaient en Orient jusque sous le poids de leurs fers. Il leur prodiguait également ses secours et leur

prêchait le même Évangile. Il n'était plus sectaire, il était chrétien; et dans sa bouche la divine parole inspirait un zèle plein de force et de patience. Il périt au milieu de ces œuvres saintes. Les Turcs, en permettant aux Grecs vaincus de racheter leur vie et l'exercice de leur culte par un tribut annuel, leur enlevaient une partie de leurs enfans pour les convertir à la foi musulmane; et ils punissaient avec une grande cruauté tout prêtre chrétien qui cherchait à inspirer à ces jeunes Grecs l'horreur d'une telle apostasie. Accusé d'avoir voulu ramener à la religion de leurs pères quelques-uns de ces otages de l'Islamisme, élevés parmi les Azamoglans de Byzance, Nicéphore subit un affreux supplice. Son corps brisé à coups de marteaux de forge

fut jeté à la mer, de peur que les chrétiens ne l'honorassent; mais son nom resta consacré dans la Grèce, comme celui d'un martyr.

Avant d'apprendre cette fin glorieuse de Nicéphore, l'évêque d'Éphèse avait aussi quitté l'Italie, conduit par une autre espérance. Sur les plus âpres sommets de l'Épire, vivaient des pâtres à demi sauvages, dès long-temps traités de rebelles par les souverains de Byzance, mais qui, n'ayant jamais été souillés par le mélange d'une barbarie étrangère, conservaient dans leurs mœurs et dans leur courage la plus vive empreinte du génie national. Ces Grecs, autrefois invincibles à la puissance romaine, n'avaient été domptés que par le christianisme; et ce joug, le seul qu'ils eussent porté

jamais, leur inspirait d'autant plus de haine pour l'oppression des Turcs. C'est parmi eux que Théodore alla chercher un asile où il pût long-temps souffrir pour la foi et pour la patrie. Jeté par un navire italien sur les côtes de l'Épire, il traversa le pays désolé, et parvint dans les montagnes, sans autre trésor que son Évangile et sa croix d'évêque. Ces hommes belliqueux qui vivaient dans un continuel péril, entre les assauts des Turcs et toutes les privations d'un climat rigoureux, accoururent avec joie près du saint prêtre qui leur semblait envoyé par le ciel. Leurs villages avaient été brûlés dans les incursions de leurs barbares ennemis. Ils n'avaient plus d'autre refuge pour leurs familles, que le creux des rochers, et quelques huttes grossièrement con-

struites aux lieux les plus inaccessibles, et sous les coups de la tempête. Ils campaient la nuit en plein air près des feux allumés ; le jour, ils avaient à combattre sans cesse les postes des janissaires ; et lorsqu'ils tombaient aux mains de leurs ennemis, ils périssaient dans d'horribles tortures. Mais jusque-là ils étaient libres ; et cette vie dure entretenait en eux le patriotisme et le courage. Théodore bénit le ciel d'avoir à partager de si rudes épreuves, qui promettaient d'être couronnées par le martyre.

On dit qu'il habita long-temps parmi ces bandes guerrières dont la race s'est perpétuée sur les montagnes de la Grèce. De là, il visitait quelquefois les saints monastères qui couvrent les hauteurs de l'ancienne

Arcadie. Il ranimait la foi des religieux découragés par l'oppression des Turcs. Il apparaissait au milieu d'eux comme une image de l'antique église : et lorsqu'au retour de la solennité de Pâques il célébrait sur la montagne le divin sacrifice, et chantait l'hymne du Christ glorieux, à ces mots *le Christ est ressuscité, le Christ est vainqueur*, les pâtres, les laboureurs accourus de toutes parts, croyaient entendre une voix prophétique annoncer l'affranchissement et la renaissance de la Grèce. On répétait les paroles sacrées ; on les mêlait au salut du matin et à l'adieu du soir. Une commune joie se répandait depuis les sanctuaires du couvent de Méga-Spiléon, et les sommets d'Agrapha, jusqu'aux villages de la plaine asservis par les barbares. Ainsi

la religion soutenait ce peuple affligé, et faisait vivre son espérance. Que de fois Théodore, dans les plus âpres retraites de l'Épire et de la Thessalie, célébra les cérémonies sacrées, au milieu des klephtes adoucis par ses paroles ! Que de fois il ranima leur constance dans la défaite, ou les rendit humains après la victoire ! L'Évangile par sa voix enseignait à ces Grecs sauvages des vertus dignes de leur valeur. Parmi les représailles d'une vengeance journalière et terrible, souvent on vit briller en eux la générosité, la pitié pour les faibles, le respect pour les femmes captives. Le saint évêque, disaient-ils, nous bénira. Il était comme une conscience visible pour ces hommes incultes et farouches.

Il leur rendait une patrie par la

religion; et quand ses paroles pleines de foi leur montraient le temple de Sainte-Sophie souillé, la croix d'or et la table sainte brisées par les infidèles, tous voulaient mourir chrétiens et libres. Souvent, dans les montagnes de l'Épire et de la Thessalie, et sur les sommets du Pinde, on entendit répéter le chant de la ruine de Byzance. Au milieu de l'esclavage et du désert, on redisait cette prophétie poétique, où respire tout l'espoir de la Grèce chrétienne : « O Vierge sainte, souveraine maîtresse! Silence, ne pleure pas, ne gémis pas; avec le temps et les années, et la ville et le grand monastère, toutes ces choses seront à toi de nouveau. »

Ainsi l'évêque d'Éphèse entretenait l'amour du pays et l'espoir de

la délivrance parmi ces peuplades fidèles et ignorées, qui avaient à peine connu l'empire au temps de sa splendeur. Il se consolait lui-même dans la pensée qu'un jour, de ces retraites sauvages, sortiraient les vengeurs de la croix, et les libérateurs du temple. Il préférait leur rude simplicité et leur foi naïve à la mollesse et aux arts nouveaux de l'Occident. Il vécut jusqu'à la plus extrême vieillesse dans cet apostolat, où le soutenait l'espérance. Quelquefois, par l'entremise d'un marchand étranger, ou d'un moine voyageur du mont Athos, il fit parvenir des nouvelles de la Grèce à ses compatriotes dispersés à Rome, à Florence, à Mantoue. Il leur parlait de ces Grecs sauvages, autrefois dédaignés par l'empire, et où se retrouvait la patrie:

« Tâchez d'émouvoir vos peuples polis, écrivait-il à Lascaris : moi, j'anime nos barbares. Répandez les arts dans l'Europe ; je conserve la religion dans la Grèce. » Au milieu de ces soins, il mourut plein de jours. Les pâtres de la montagne lui creusèrent une tombe dans la roche qu'il avait habitée. On se partagea ses vêtemens, comme de saintes reliques. Les feuillets de son Évangile furent distribués entre les familles errantes de la peuplade. On allait prier sur sa tombe, d'où jamais, dans leurs combats et leurs fuites, les montagnards ne laissèrent approcher les Turcs. Long-temps après les pères montraient à leurs enfans la pierre où le saint évêque s'était assis, le torrent desséché où il avait célébré le divin mystère, l'arbre auquel il

avait suspendu une image de la Vierge sainte, le sommet de la montagne où il avait ranimé le courage des Grecs, l'étroit et sombre défilé où il avait obtenu la vie des prisonniers turcs enlevés dans la plaine; et le souvenir d'un homme conservait tout un peuple.

Tandis que la Grèce se renouvelait lentement par la barbarie, ses arts antiques éclairaient l'Occident. Protégée d'abord par la cour pontificale, l'imprimerie faisait connaître à l'Europe les chefs-d'œuvre d'Athènes; l'ignorance se dissipait à la lueur de ces sublimes modèles. Ainsi s'accomplissait l'heureuse révolution qu'avait annoncée Lascaris. Pour lui, satisfait d'avoir mis la main à ce grand ouvrage, il tournait incessamment ses regards vers la Grèce. Ce

sentiment était plus vif encore dans ce vieux adorateur de Platon, dans Gémiste chassé de son pays esclave. Le séjour de Rome et même de Florence ne put le retenir long-temps. Il aima mieux aller achever sa vie sous la domination des Turcs, au milieu des ruines d'Athènes. Arrêté par un charme puissant, il voulut mourir dans ces lieux sacrés pour lui, comme ces prêtres du polythéisme, qui, au milieu du renversement de leurs idoles, lorsque les temples étaient détruits, la flamme du sanctuaire éteinte, ne pouvaient être arrachés du lieu où ils avaient adoré des divinités qui n'étaient plus.

Sans partager ce culte aveugle pour le sol de la Grèce défigurée par l'esclavage, Lascaris voulut aussi se rapprocher de son infortunée patrie.

Après avoir rempli à Florence, à Rome, à Mantoue, cette noble tâche de multiplier, de répandre les sciences et la philosophie de la Grèce, quand il vit une génération nouvelle se former autour de lui, quand il fut assuré que l'inestimable dépôt conservé par ses efforts était désormais acquis au genre humain, malgré la faveur des républiques et des princes d'Italie il revint en Sicile (*o*). Il préféra cette contrée pour son dernier asile, parce qu'il y recevait plus vite des nouvelles de la Grèce, et qu'il pouvait y recueillir par intervalle quelques malheureux compatriotes échappés à l'oppression des barbares. La civilisation de la Sicile était toujours imparfaite et grossière, les arts de la vie presque entièrement négligés, les sciences inconnues,

l'usage du papier fort rare. Lascaris, par sa seule présence, y fonda cependant une école qui fut bientôt célèbre, et qui attira des disciples de toutes les villes d'Italie, et des autres contrées de l'Europe; même de îles Britanniques.

C'est là que ce généreux Grec, plus de trente ans après la ruine de Constantinople, s'entretenait encore de ses tristes souvenirs et de ses nobles espérances déjà presque accomplies. Il avait vu, dans ce long intervalle de temps, beaucoup de projets formés en Europe pour la délivrance de la Grèce : les pontifes de Rome l'avaient souvent réclamée, les rois l'avaient promise. Rien ne s'était fait. La mort de Mahomet avait affranchi l'Italie de la terreur, mais avait laissé la Grèce dans les fers de Bajazet.

Cependant l'esprit humain s'était éclairé ; les arts avaient fait de rapides progrès; une industrie d'abord merveilleuse était devenue presque populaire. Lascaris recevait de Rome ou de Venise ces ouvrages dont il avait apporté en Italie les précieux originaux, maintenant reproduits par un art indestructible. Un jour qu'entouré de ses disciples il achevait de leur interpréter le sublime passage de Platon, racontant, sous une forme à demi fabuleuse, les vieilles traditions de l'Égypte sur l'île Atlantide, il apprit qu'un pilote génois venait de découvrir un nouveau monde, et de retrouver cet autre hémisphère que les siècles antiques avaient connu, ou que Platon avait deviné.

Belle époque de l'histoire moder-

ne ! Heureux âge de l'esprit humain où les âmes encore jeunes et naïves avaient incessamment le plaisir de la science et l'émotion de la découverte !

Lascaris, avec une vivacité d'imagination que la vieillesse n'avait pas affaiblie, versa des larmes en apprenant cette nouvelle conquête du génie de l'homme. Dans les derniers temps de sa vie, il entretenait souvent les jeunes étrangers de cette grande révolution du monde ; il parcourait avec eux tout ce qui s'était fait en Europe de grand et de nouveau depuis trente ans, les lettres florissantes, le génie des anciens retrouvé, leurs pensées entendues et produisant des pensées nouvelles, enfin l'univers s'agrandissant à la même époque où les esprits s'éclairaient.

Préoccupé de ces réflexions, et toujours animé par ce prosélytisme des arts qui avait passionné sa jeunesse, Lascaris, avant de mourir, conduisit un jour les jeunes étrangers rassemblés près de lui au lieu où, pour la première fois, il était débarqué dans sa fuite de Constantinople. Il voyait parmi ses disciples les successeurs de ces généreux Italiens dont il avait alors reçu les secours. Le plus brillant d'entre eux, le plus zélé pour les arts de la Grèce, était le jeune Bembo (*p*), fils du sénateur de Venise, aux yeux duquel Lascaris avait autrefois justifié, sur ce même rivage, les arts et les sciences calomniés par la ruine de la Grèce.

Le sage vieillard prenait plaisir à rappeler ce souvenir, et à retracer l'image de ces premiers entretiens,

comme assuré de les transmettre à la postérité en les confiant à la mémoire et au talent de ses élèves. « Je vais bientôt quitter la vie, disait-il, je ne laisse rien de moi; mais je vous ai formés dans l'amour des arts et des nobles sentimens qui les inspirent. Après ma mort, vous retournerez dans votre patrie; vous suivrez, dans la carrière des arts et du génie, ce mouvement qui doit entraîner l'Europe et qui commence par l'Italie. Combien de belles créations vous verrez éclore! A quelle gloire vous serez vous-mêmes associés! L'esprit de l'homme, échauffé par l'heureux levain de l'antiquité, fermente de toutes parts. Notre maître Platon a dit que les âmes arrivées à la vie retrouvaient par réminiscence tout ce qu'elles avaient su dans

un autre monde, et que pour elles apprendre c'était se souvenir. Ainsi, le génie de l'antiquité devient chaque jour l'inspiration, et comme la pensée des temps modernes. Quand vous jouirez de cette heureuse révolution, quand vous en partagerez la gloire, songez à la Grèce esclave et malheureuse; souvenez-vous du jour où notre vaisseau fugitif vous apporta les monumens des anciens Hellènes. L'Europe ne sentira-t-elle pas enfin la dette de reconnaissance qui l'engage envers notre patrie? Faudra-t-il attendre que ce nouveau monde qui vient à peine de sortir de l'Océan, instruit quelque jour par nos arts, dont il ne connaît pas encore le nom, s'intéresse à notre malheur, et nous envoie ses soldats et sa liberté? Et la civilisation doit-elle

prendre un si long détour, avant de reparaître sur cette terre, d'où elle est sortie tant de fois ? Oui, poursuivit Lascaris avec une sorte de chaleur prophétique, l'Europe entière n'abandonnera pas cette gloire. Quelque jour, l'enthousiasme des arts nous suscitera des vengeurs parmi les héritiers du génie de nos pères. »

Le vieillard ne survécut pas longtemps à cet entretien. Sa mort fut pleurée de la Sicile, à laquelle il avait donné l'idée d'une civilisation plus douce et d'une vie meilleure. Ses disciples se répandirent dans l'Europe, emportant avec eux le souvenir de ses paroles, et cette heureuse tradition de la Grèce qui vivait en lui. On a vu long-temps à Messine, dans l'église des Carmélites, un tombeau de marbre blanc, que

les premiers citoyens de la ville avaient élevé à Lascaris ; mais ce monument, négligé dans la suite, a péri sans retour. Car l'indifférence est plus destructive que le temps : et le sauveur des arts de la Grèce, Lascaris, à qui l'Europe doit tant de reconnaissance, n'a laissé trace de lui-même que dans quelques souvenirs transmis par ses disciples, et que nous avons essayé de rassembler.

NOTES.

(*a*) Ces descriptions appartiennent à la Sicile du quinzième siècle, telle que Bembo la représente dans un dialogue plein d'imagination sur l'Etna. Les mêmes lieux sont aujourd'hui incultes et stériles.

(*b*) Les Grecs s'exagéraient sans doute à leurs propres yeux la splendeur et la beauté de Constantinople ; mais cette ville n'en était pas moins, à l'époque de la conquête, remplie des plus précieux monumens de l'art antique. Elle renfermait plus de livres et de sciences que tout le reste de l'Europe. Telle était l'idée que s'en faisaient les Latins. Le pape Pie II, dont Gibbon a célébré la sagesse et les

lumières, nous donne, à cet égard, un témoignage qui n'est pas douteux : « Constantinople, dit-il, était restée jusqu'à présent l'asile des lettres et le temple de la philosophie. Cette grande renommée de savoir qu'Athènes avait eue dans le temps de la puissance romaine, Constantinople la gardait de nos jours. »

Les peuples d'au delà les monts n'avaient pas moins d'admiration que les Italiens pour cette ville savante. Comines, qu'il faut regarder comme un témoin des opinions de son temps, dit en parlant de la renaissance des lettres : « Ce rétablissement ne se fût guère avancé, si Constantinople n'eût été prise et saccagée par Mahomet II, et nous n'eussions pu dire encore une fois :

> Græcia capta ferum victorem cepit, et artes
> Intulit agresti Latio.

Car ce fut alors que Lascaris, Chrysoloras, Chalcondyle, Bessarion, Trape-

zunce, Argyropule, Marulle, en un mot tous les hommes doctes de la Grèce, se retirant à sauveté vers les princes de l'Europe, y apportèrent aussi quant et quant eux tous les anciens auteurs, sans lesquels on ne pouvait passer plus outre. »

Il y a bien quelque confusion dans cette date et dans ces noms; et probablement l'esprit humain aurait fini par passer outre sans cette catastrophe; mais ce qu'il s'agit de remarquer ici, c'est l'opinion des contemporains, et la manière dont ils virent la ruine de Byzance et l'émigration des Grecs.

(c) La précieuse collection rassemblée par Constantin Lascaris existe encore, et porte en effet la marque du soin prévoyant que nous avons attribué à ce zélateur des lettres Transportée dans la Sicile et dans l'Italie, elle servit à faire connaître à l'Europe les plus célèbres écrivains de l'antiquité grecque; et maintenant elle

est reléguée dans la bibliothèque de l'Escurial. On y voit la trace des efforts de Lascaris, pour conserver, pour réunir ces débris du génie antique, et l'intention généreuse qui l'animait. Plusieurs ouvrages, transcrits de sa main, portent des épigraphes qui rappellent quelque détail curieux, ou témoignent de quelque noble sentiment. Sur une belle copie de la Politique d'Aristote, sont écrits ces mots : Louange à Dieu, auteur de tout bien ! Ce livre est le travail et la propriété de Constantin Lascaris de Byzance, et, après lui, de quiconque saura le comprendre. Πλείστη χάρις τῷ Θεῷ αἰτίῳ παντὸς ἀγαθοῦ. Κωνσταντίνου Λασκάρεως τοῦ Βυζαντίου καὶ ὁ κόπος καὶ τὸ κτῆμα, καὶ μετ' αὐτὸν τοῦ συνιέντος.

Les manuscrits d'Hérodote, de Thucydide, d'Euripide, de Sophocle, de Platon, etc., portent diverses inscriptions relatives au séjour de Lascaris en Sicile

et en Italie. Il se trouve aussi dans cette collection des lettres adressées à d'autres fugitifs de Byzance, et des fragmens historiques qui n'ont jamais été publiés. Un abrégé d'histoire universelle, que Lascaris avait conduit jusqu'à la prise de Constantinople, dont il fut témoin, se termine par le récit de la mort de l'empereur, et par ces paroles touchantes : « Avec lui périt l'empire, et la liberté, et la civilisation, et les sciences, et tout ce qu'il y a de bon. » Καὶ ἐπὶ τούτου ἀπώλετο ἡ βασιλεία τῶν Ῥωμαίων, καὶ ἡ ἐλευθερία, καὶ εὐγένεια, καὶ λόγος, καὶ πᾶν ἀγαθόν.

(*d*) Ce Grec, l'un des plus savans et des plus ingénieux qui aient passé en Italie, vécut quelque temps dans l'île de Crète, qui, sous le pouvoir de Venise, conservait une civilisation détruite dans le dix-septième siècle par la conquête des Turcs. Il était poëte et platonicien.

(e) Plusieurs écrivains avaient remarqué cette heureuse coïncidence de la découverte de l'imprimerie avec l'émigration des lettres grecques en Occident. L'imprimerie fut inventée à l'époque précise où elle était le plus nécessaire, et sans doute parce qu'elle l'était. En effet, ces prétendus hasards, qui ont fait trouver tant de choses admirables, n'étaient presque toujours qu'une réponse aux besoins et à l'activité de l'esprit humain tourné plus particulièrement sur un objet. Toutes les allusions que nous avons faites à ce mémorable événement sont d'une exactitude littérale. La bulle du du pape Nicolas V en faveur du roi de Chypre est le plus ancien monument connu de l'imprimerie, et se rapporte à l'année de la prise de Constantinople. Il est également vrai qu'un Grec, allié à la famille impériale, Jean Lascaris, travailla dans une imprimerie de Florence, vers

la fin du quinzième siècle. Ce Grec, qui était enfant à l'époque de la prise de Byzance, fut amené en Europe, où il devint célèbre par son esprit et son savoir. Laurent de Médicis l'envoya plusieurs fois en Orient pour recueillir des manuscrits antiques ; Louis XII et François Ier l'employèrent comme ambassadeur à Venise ; Léon X se servit de ses conseils. Jean Lascaris était poëte, et il a célébré la découverte de l'imprimerie dans une pièce de vers que l'on peut traduire ainsi :

« Sur ces pages en lettres d'airain, le dieu des Muses de la Grèce antique a reconnu les caractères qu'autrefois il montra le premier, et dit aux Muses : Que tardons-nous encore ? nous sommes rappelés à la vie. La Grèce va refleurir. Par l'industrie de Vulcain et la sagesse de Minerve, l'âme humaine a reçu d'immortels remèdes à son infirmité. L'imprimerie, comme un don céleste détaché du séjour éternel de

la vérité, aplanit les routes glorieuses du poëte. Voyez ces fleurs nouvelles; voyez, à l'entrée de ces pages impérissables, le rameau suppliant qui vous est présenté. Les poëtes implorent en foule votre divin secours; conservez, ô Muses, la gloire de la patrie. Apollon dit; et, pressé d'accomplir sa promesse, il les conduit en Italie. Jupiter le permet; et ces filles brillantes de la liberté y fixèrent bientôt leurs pas, en regrettant le séjour divin de la Grèce. »

Ces vers un peu chargés de mythologie sont un monument curieux de l'époque, mais ils ne valent pas sans doute les chants populaires de la Grèce moderne, publiés dans un précieux recueil où tout est neuf, la découverte et le commentaire.

(*f*) « J'arrivai au lieu où est situé le fameux châtaignier connu, à cause de sa prodigieuse grosseur, sous le nom de

Castagno di cento cavalli, parce qu'on assure que cent chevaux pourraient se mettre à l'abri sous ses branches. Cet arbre est isolé, et placé sur une pente douce. Il était consacré autrefois à sainte Agathe, etc., etc. C'est à la protection de sainte Agathe que les habitans de Catane se croient redevables de n'avoir pas été ensevelis sous des torrens de lave. Cependant tous les anciens édifices ont péri, et sous le règne de Guillaume-le-Bon, vingt mille habitans avec leur évêque furent abîmés avant qu'on eût pu tendre le voile sacré de sainte Agathe, qui a la vertu d'arrêter les flammes. » *Voyage de Swinburne dans les deux Siciles*, tome III.

(*g*) Ce pain est de pâte de froment levée, sur laquelle on a imprimé les premières lettres de ces mots, Ἰησους Χρίστος νικᾶ, *Jésus-Christ est vainqueur.*

(*g bis.*) Antoine de Palerme, dans son li-

vre *de Gestis Alphonsi*, rapporte ces détails et beaucoup d'autres sur la passion d'Alphonse pour les lettres.

(*h*) Philelphe, savant italien qui avait habité Constantinople, a fait cette remarque. « Viri aulici veterem sermonis dignitatem atque elegantiam retinebant; imprimisque ipsæ nobiles mulieres, quibus, cùm nullum esset omnino cum viris peregrinis commercium, merus ille ac purus græcorum sermo servabatur intactus. »

(*i*) Cette expression est familière dans la langue actuelle. Les Grecs modernes appellent déserte la terre étrangère : Τὰ ἔρημα τὰ ξένα.

(*k*) Il ne reste plus de vestiges du Proscenium; les pierres en furent employées dans les fortifications de la ville, par les ingénieurs de Charles-Quint. *Voyage de Swinburne dans les deux Siciles*, t. III.

(*l*). Les ruines de Sélinonte ont été souvent décrites, et tout récemment elles viennent d'être retracées, sous le rapport de l'art, avec une admirable pureté de dessin. L'illusion qui les fait prendre de loin pour une ville habitée est indiquée dans les récits de plusieurs voyageurs. « De loin, dit Swinburne, ces ruines ressemblent à une grande ville avec ses clochers ; mes gens y furent trompés, et se réjouissaient d'arriver à un si bon gîte. Mais ils furent bien désappointés en ne trouvant qu'un morne silence et des objets de désolation. » M. de Forbin, dans ses ingénieux souvenirs de Sicile, raconte qu'il rençontra dans ce lieu désert une pauvre famille qui l'habitait.

(*m*) Cette devise, dont parle Antoine de Palerme, est gravée sur plusieurs médailles du règne d'Alphonse.

(*n*) On a conservé quelques lettres de

Constantin Lascaris datées de la Sicile ; elles n'ont été publiées que dans le catalogue d'Yriarté. On y retrouve cet amour des arts et de la patrie que nous avons essayé de dépeindre. Souvent aussi le découragement d'un trop long malheur s'y fait sentir. Lascaris accuse avec amertume l'ingratitude des cours d'Italie, pour quelques-uns de ses savans compatriotes. Il refuse de retourner à Rome, qu'il appelle la nouvelle Babylone, et il se plaint de la barbarie de la Sicile, où il veut pourtant demeurer. Voici un fragment d'une lettre qu'il adressait à Jean Pardo, savant italien : « L'avarice des princes a relégué dans la Calabre Théodore élevé si haut dans l'étude de la philosophie. Elle a fait fuir Andronic, fils de Caliste, jusque dans les îles Britanniques où il est mort sans amis. Elle a forcé Démétrius de retourner dans sa patrie, pour vivre esclave des barbares. Je ne parle pas de

mon maître, Argyropule, qui souffre la pauvreté dans Rome, et vend successivement ses livres. Rome n'est plus. Ils n'existent plus ces grands citoyens de Rome qui aimaient également les lettres latines et les lettres grecques. Elle n'est plus cette Naples, colonie de Chalcis et d'Athènes, gymnase de l'éloquence grecque, où les Romains accouraient pour s'instruire. Tout est changé. Préoccupé de ces pensées et d'autres semblables, je demeure ici, les yeux attachés sur la mer, sur Charybde et Scylla, et sur ce périlleux détroit. Je m'afflige de rester en ce lieu, je gémis de ne pouvoir m'embarquer; je ne sais que faire ni dans quelle terre aller. »

Le recueil d'Yriarté contient un autre fragment des écrits de Lascaris. C'est une espèce de préface de ses leçons publiques. Il y retrace les premiers efforts de l'Ita-

lie moderne, pour étudier les lettres antiques, surtout depuis que beaucoup de grecs savans se furent retirés en Italie, à cause des malheurs de leur patrie. Il désigne dans ce nombre Argyropule, Théodore Gaza, Andronic, Démétrius: « Ces hommes, dit-il, et beaucoup d'autres se dispersèrent dans toutes les villes d'Italie, la langue grecque fleurit, enseignée non-seulement par les Grecs, mais par les Italiens même, au point qu'il fut honteux d'ignorer notre littérature, et que notre langue devint plus commune en Italie que dans la Grèce même, désolée par tant de malheurs; et si la jalousie de quelques savans et le peu de générosité de quelques princes ne s'y fût opposé, tout serait rempli des monumens du génie grec, comme aux jours de l'empire romain. » Lascaris rappelle ensuite ses efforts pour répandre à Milan, à Naples, à

Messine, le goût des lettres et de la philosophie grecque, et se livrant à l'enthousiasme, qui seul l'avait soutenu dans cette tâche souvent ingrate et laborieuse : « Quel bien plus grand que les lettres ! dit-il. Comment un homme peut-il l'emporter sur un autre, si ce n'est par la science ? Le riche y trouve la parure de sa prospérité, le pauvre la consolation de ses maux, et le courage de mépriser toutes les peines de la vie. Il faut donc se livrer à l'étude, et orner notre âme du trésor le plus précieux, de celui qu'on ne peut ravir, et qui se conserve pendant et après la vie. »

(*p*) Bembo rappelle dans ses lettres et dans le dialogue sur l'Etna le souvenir des années qu'il a passées en Sicile, près de Constantin Lascaris. Il le nomme le plus vertueux et le plus éclairé des hommes. « Nihil illo sene humanius, nihil

sanctius. » Il parle de son éloquence, de son goût exquis pour les arts, et de sa philosophie sublime. Tel fut l'ascendant de ces grecs expatriés sur les hommes les plus célèbres de l'Italie.

ESSAI

SUR

LES ROMANS GRECS.

16

PRÉFACE.

On a cru pouvoir réimprimer ici quelques recherches sur un sujet bien frivole en apparence, mais qui ne s'en rapporte pas moins à l'histoire de la civilisation byzantine : c'est un *Essai sur les romans grecs* [1]. Il ne sera pas sans intérêt de voir, dans cet écrit, à quel point était tombée une nation qui cependant conservait le dépôt des arts et qui devait, après une décadence de plusieurs siècles terminée par un abru-

[1] Ce morceau fait partie de la collection des *Romans grecs*, publiée par M. Merlin, libraire.

tissant esclavage, sortir énergique et nouvelle de sa décrépitude héréditaire. Quelle peut donc être l'influence d'un mauvais gouvernement pour qu'une race ingénieuse, et qui continuait à cultiver son esprit, soit descendue si bas, et ait langui si long-temps dans un marasme social qui lui ôtait la force et lui laissait l'intelligence?

L'empire grec avait ce caractère particulier parmi tous les états de l'Europe de n'offrir aucune interruption entre l'ancien monde et le monde moderne, et de n'avoir pas éprouvé le passage de la barbarie. Tandis que dans le reste de l'Europe civilisée de grandes invasions détruisaient par-

tout la vieille société, et la recommençaient avec un sang nouveau, l'empire grec, à dater de Constantin, garda ses lois, ses mœurs et la forme de sa souveraineté. Les Turcs seuls ont été pour lui la barbarie. Aussi, maintenant que le peuple grec, conquérant de son propre sol, envahit sa terre natale, comme les populations du nord envahissaient la Gaule et l'Italie, il a toute la vigueur et toute la durée d'une race nouvelle; il commence un empire.

Une autre réflexion naît de ce contraste entre le présent et le passé, c'est que la tyrannie théologique a fait autant de mal à l'empire de Byzance que la religion fait aujour-

d'hui de bien aux peuplades de la Grèce : la première tue, et l'autre vivifie. Si l'on parcourt en effet les longues annales des Césars de Byzance et cette série monotone d'usurpations, de fourberies, de meurtres qui souillèrent leur trône, parmi tant de fléaux, on trouve au premier rang le fléau des intrigues monacales et des querelles religieuses : c'est là le poison de l'empire. Pendant plusieurs siècles, on voit des souverains qui avaient un peuple à rendre heureux, mesquinement occupés à remettre ou à ôter des *images*, à gagner des moines, à concilier deux patriarches rivaux, à doter des monastères déjà trop riches. On voit un em-

pereur qui laisse envahir par les Sarrasins la plus belle province de l'empire, tandis qu'il emploie les soldats de sa flotte à construire une église. On voit Byzance agitée perpétuellement par de mystiques arguties, tandis que les barbares sont à ses portes, et viennent enlever les enfans et les femmes dans les campagnes de son territoire. On voit, sur tous les points de la Grèce, le christianisme abandonné, sanglant, livré aux chaînes et au sabre des Turcs, tandis que la théologie contentieuse et l'égoïsme monacal triomphent dans l'enceinte rétrécie de Byzance.

Malgré ces vices de l'empire grec, on ne peut nier qu'il n'ait conservé

jusqu'à sa chute une civilisation dont profita le reste de l'Europe.

Dans la barbarie du moyen âge la science de Constantinople était un phénomène. On ne trouverait rien, à cette époque, dans l'Occident qui puisse donner l'idée du vaste savoir et de l'esprit philosophique de Photius. Ce patriarche, d'une profonde érudition et d'une infatigable activité pour les affaires, homme de cour et de solitude, austère, intrigant, passionné pour les lettres, ayant quelque chose de saint Ambroise et du cardinal de Retz, est un personnage prodigieux dans le neuvième siècle, et qui semble appartenir par la po-

litesse, le génie et les vices, à une époque de splendeur sociale.

Anne Comnène, ambitieuse et savante, faisant des conspirations de palais pour arriver au trône, et se consolant de la vie privée par le plaisir de présider des cercles philosophiques, n'offre pas, dans sa vie et dans ses ouvrages, un exemple moins remarquable de la civilisation moderne, anticipée dans la Grèce du douzième siècle. Que l'on compare les récits élégans et les mensonges adroits de cette femme spirituelle aux traditions naïves de nos chroniqueurs de la même époque, on se croirait à plusieurs siècles d'intervalle.

Lorsque les croisés français virent pour la première fois Constantinople, ils éprouvèrent la même surprise que des Tartares qui seraient aujourd'hui transportés à Londres ou à Paris. Constantinople faisait alors seule tout ce qu'il y avait de commerce dans le monde. Le palais de l'empereur était brillant d'un luxe asiatique; et les Français contemplaient, avec une avide stupeur, des chambres remplies d'or et d'étoffes précieuses. La foule des courtisans et des grands dignitaires de l'empire ne les étonnait pas moins. Il ne manquait à Constantinople que des soldats; aussi les Français,

tentés par l'occasion, s'emparèrent-ils de cette ville avec une singulière facilité.

On voyait de jeunes barbares, venus de Champagne et de Bourgogne, se promener dans les rues de Byzance avec des robes orientales, portant une écritoire et du parchemin, comme pour parodier les savans de Constantinople. Si la conquête pouvait jamais aviver un peuple, ce passage d'une dynastie française à Constantinople aurait dû rendre aux Grecs les habitudes de la guerre; mais il n'en fut pas ainsi. Les vainqueurs gardaient le privilége des armes, comme gage de la puissance. Ils donnaient des tournois dans l'Hippo-

drôme ; mais ils ne laissaient pas descendre les Grecs du banc des spectateurs. Ils avaient établi dans la Morée des seigneuries féodales à la façon de leur pays; mais on voit, par une chronique récemment publiée, qu'ils n'employaient pas les Grecs dans leurs expéditions de guerre, et ne daignaient pas même les faire tuer pour eux. On peut remarquer aussi qu'ils contractaient peu de mariages avec les femmes de la nation assujettie. Ainsi l'empire latin établi à Constantinople, ne s'étant pas fondu dans le peuple, disparut après soixante années; et la vieille civilisation byzantine, réfugiée quelque temps dans l'Asie avec une

portion de la famille impériale, revint au milieu du peuple grec, qui voyait passer tant de vainqueurs en gardant son schisme religieux et ses mœurs indigènes. Il ne resta plus de l'irruption des Français dans Byzance, que la puérile prétention de quelques familles qui avaient cherché pendant la conquête leurs généalogies dans nos romans chevaleresques, et qui prétendaient descendre de Roland ou des pairs de Charlemagne. Mais le fond du génie grec, malheureusement dégradé par le despotisme de cour et l'esprit monacal, prédomina bientôt sur ces restes d'une influence étrangère. On reprit les querelles théologiques in-

terrompues par la conquête des Latins. On en inventa de nouvelles ; et ce rétablissement de l'empire ne fut que le sursis de sa destruction.

Cependant, à cette époque même, les trésors de savoir entassés dans les bibliothéques de Byzance, l'usage de cette belle langue grecque qui se maintenait presque dans sa pureté, la tradition et, si l'on veut, je ne sais quelle routine de vie intellectuelle conservée par l'étude des lettres au milieu d'une nation abattue par l'esclavage et le monachisme, tout cela donnait encore aux Grecs une physionomie remarquable au milieu du reste de l'Europe. On lisait, on écrivait, on rai-

sonnait à Byzance plus que partout ailleurs ; il ne manquait à ce travail que l'imagination et la force, c'est-à-dire la jeunesse et la virilité, deux choses qui ne reviennent pas dans les individus, et qui ne se conservent dans les nations que par la liberté.

Les moines controversistes opprimaient la science des lettrés, et troublaient le bon sens du peuple.

Toutefois, il y a dans l'enthousiasme, lors même qu'il est destitué du secours et du spectacle de la vie active, une telle vertu qu'au milieu des théologiens, des historiographes et des romanciers de Byzance, qui tous attestaient l'épui-

sement d'idées où était tombée la civilisation grecque, quelques esprits se relevèrent par le culte passionné des lettres et de la philosophie. Mais ces exemples étaient rares, isolés : de futiles disputes occupaient le plus grand nombre des savans ; et le peuple grec, épars dans la Thrace, la Macédoine, l'Épire, la Morée, les îles, séparé sans être affranchi, opprimé par ses maîtres, sans être défendu contre l'étranger, languissait entre la civilisation et la barbarie, sans avoir les arts de l'une, ni l'énergie de l'autre.

Ainsi le gouvernement impérial, faible et absolu, cruel et superstitieux, laissait tout dépérir. Les

Turcs qui le pressaient depuis trois siècles, s'agrandissaient chaque jour, et enveloppaient de toutes parts la race indigène qui n'avait plus de patrie, mais que sa religion suivait dans son esclavage. Il est merveilleux que dans une telle misère sociale et politique; et parmi les vaines querelles qui consumaient à Byzance le génie subtil et fécond des Grecs, on ait vu dans cette ville la civilisation se ranimer en approchant de sa ruine. Un empereur tel que Cantacuzène, un savant tel que Emmanuel Chrysoloras, étonnent dans le quinzième siècle. Car si le reste de l'Europe commençait à sortir du chaos, les souffrances et la pénurie

de l'empire grec s'accroissaient d'une manière effrayante, et sa civilisation devait être vaincue par son malheur.

Cependant il y avait alors un mouvement de renaissance dans la partie la plus éclairée de la nation. Au milieu du quinzième siècle, la veille de la chute de l'empire, à côté de ces moines non moins ambitieux qu'imbéciles, qui disputaient sur la lumière du Mont-Thabor, il y avait quelques esprits élevés et prévoyans, quelques hommes d'état habiles, et un empereur plein de dévouement et de courage. Constantinople périt lorsqu'elle méritait de vivre; et les services que quelques hommes échappés de ses ruines

rendirent aux lettres dans l'Europe, attestent que si la vie s'éteignait en elle, ses cendres du moins n'étaient pas stériles.

ESSAI

SUR

LES ROMANS GRECS.

Dans le siècle le plus grave de notre littérature, un pieux évêque n'a pas dédaigné de faire une dissertation sur l'origine des romans ; il caractérisait cependant cette sorte d'ouvrage par une définition dont sa sévérité aurait pu s'inquiéter, s'il n'avait pas eu trop de véritables vertus pour s'aviser d'un tel scrupule. « Ce que l'on appelle proprement » *romans*, dit-il, sont des fictions

» d'aventures amoureuses, écrites » en prose avec art pour le plaisir » et l'instruction du lecteur. » Cette définition est sans doute fort incomplète, et bien éloignée de comprendre tous les caractères d'un genre de composition que le besoin de lire et la paresse d'esprit ont si prodigieusement diversifié dans notre Europe moderne. Ni *Don Quichotte*, ni *Gil Blas*, ni les *Puritains d'Écosse*, ne peuvent être ramenés à ce cadre étroit; mais le savant évêque ne prévoyait pas la perfectibilité indéfinie du roman. Il avait vécu dans la cour galante et polie de Louis XIV; il était contemporain et admirateur de mademoiselle de Scudéri, dont les romans sont bâtis, comme chacun sait, sur un échafaudage de sentimens amoureux, auxquels n'é-

chappent pas même Brutus et Scævola. De plus, sa dissertation sur les romans devait servir de préface à la *Zaïde* de madame de La Fayette, c'est-à-dire à un ouvrage qui n'est nourri que de la plus pure essence de tous les sentimens tendres et délicats. Son érudition même ne lui présentait dans les romans grecs parvenus jusqu'à nous que des modèles assez conformes à cette définition. Je ne parle pas seulement de *Daphnis et Chloé*, que le français d'Amyot avait rendu populaire; mais *Théagène et Chariclée*, fort imité par nos prolixes romanciers du dix-septième siècle, *Leucippe et Clitophon*, etc., ne sont en effet que *des fictions d'aventures amoureuses écrites en prose avec art*; quoique

ce ne soit pas toujours pour le plaisir ou l'instruction du lecteur.

Il faut l'avouer d'ailleurs, ce que le savant évêque désignait comme la source unique des romans en est toujours la source la plus féconde et la plus heureuse. On ne peut inventer rien de mieux que l'amour; et de nos jours l'admirable Walter Scott, dans ses créations si éclatantes et si nombreuses, dans cette vie nouvelle qu'il a donnée au monde romanesque, en le rendant plus vrai que l'histoire, emprunte encore ses plus touchantes inspirations à la peinture de cette passion, qui a si long-temps occupé les crayons des romanciers et des poëtes.

Le docte Huet, en attribuant l'origine des romans à l'imagination des peuples asiatiques, suppose

qu'ils furent importés assez tard dans la Grèce, et qu'ils y passèrent comme un fruit de la conquête de l'Orient. Les ouvrages qui nous restent sous le titre de *romans grecs* sembleraient justifier cette opinion, puisqu'ils appartiennent tous à des âges postérieurs à celui d'Alexandre, et sont nés dans la décadence littéraire de la Grèce. Mais il ne faut pas tirer de cette première apparence une induction trop exclusive. Peut-on supposer en effet qu'aucun genre d'imagination, qu'aucune forme de l'esprit, ait été étrangère aux beaux jours de cette civilisation grecque si inventive et si raffinée? Non, sans doute. Mais la fiction romanesque se produisit alors sous des formes plus sévères et plus nobles; et se trouva bornée dans ses applications

par l'état social des peuples, et par la supériorité même de leur instinct poétique.

La *Cyropédie* de Xénophon est un véritable roman philosophique, comme le remarque Cicéron. Les faits y sont supposés ou distribués pour faire ressortir une instruction morale ; c'est le *Télémaque* réduit aux formes de l'histoire, et sans intervention mythologique. La belle fiction de l'*Atlantide*, dans Platon, présente un caractère à peu près semblable, et n'offre qu'un merveilleux puisé dans la tradition et les récits fabuleux des voyageurs. Mais on concevra sans peine que cette invention romanesque, qui ne fut pas négligée par deux philosophes éloquens, dans les plus beaux siècles d'Athènes, n'ait pas dû s'étendre alors à

beaucoup d'autres sujets. Tout l'empire de la fiction était, pour ainsi dire, envahi par le polythéisme ingénieux des Grecs. Cette croyance devait suffire aux imaginations les plus vives; elle satisfaisait ce besoin de fables et de merveilleux si naturel à l'homme. Chaque fête, en rappelant les aventures des dieux, occupait les âmes curieuses par des récits qui ne laissaient point de place à d'autres étonnemens. Le théâtre, dont les solennités n'étaient point affaiblies par l'habitude, frappait les esprits par ce mélange d'intervention divine et d'histoire héroïque, qui faisait son merveilleux et sa terreur. De plus, chez une nation si heureusement née pour les arts, la fiction appelait naturellement les vers; et l'on ne serait point descendu

de ces belles fables si bien chantées par les poëtes, à des récits en prose qui n'auraient renfermé que des mensonges vulgaires. Remarquons d'ailleurs combien tout était public et occupé dans la vie de ces petites et glorieuses nations de la Grèce; il n'y avait pour personne de distraction privée ni de solitude. L'état se chargeait, pour ainsi dire, d'amuser les citoyens. Toute la Grèce courait aux jeux olympiques pour entendre Hérodote lire son Histoire. A Athènes, les fonds du théâtre étaient faits avant ceux de la flotte; et les affaires de la république, après avoir occupé les assemblées où tout homme libre prenait part, étaient régulièrement mises en comédie par Aristophane. Les fêtes sacrées, les jeux de la gymnastique, les délibérations

politiques, les réunions de l'académie, les orateurs, les rhéteurs et les philosophes, se succédaient sans interruption, et tenaient les citoyens toujours animés et réunis. Deux écrivains célèbres reprochent aux nations de l'antiquité de n'avoir pas connu le genre rêveur et mélancolique. Je le crois bien; elles étaient trop occupées pour cela : elles parlaient, elles agissaient au grand air; elles jouissaient de la liberté comme on jouit de la vie. Dans cette existence si vive, il n'y avait ni satiété ni langueur.

Sous d'autres rapports, cette forme de société fournissait peu à l'imitation des mœurs privées et à la fiction romanesque. La civilisation, quoique prodigieusement spirituelle et corrompue, était plus simple que

la nôtre. L'esclavage domestique formait une première et grande uniformité; le reste de la vie des citoyens se passant sur la place publique, était trop ouvert à tous les yeux, pour que l'on y pût supposer avec vraisemblance quelque aventure extraordinaire, quelque grande singularité de caractère ou de destinée; enfin la condition inférieure des femmes, leur vie retirée, affaiblissait la puissance de cette passion qui joue un si grand rôle dans les romans modernes.

Puisque nous avons perdu Ménandre, nous ne saurions dire assez nettement jusqu'à quel point la vie privée des Athéniens pouvait offrir de nuances originales à l'époque où ce poëte écrivait, c'est-à-dire après la destruction du gouvernement po-

pulaire, et sous l'influence de la conquête macédonienne. La comédie, telle que Ménandre paraît l'avoir conçue, touche de trop près au roman moral pour ne pas croire qu'une société qui a pu inspirer l'une pouvait aussi servir de texte à l'autre. Si nous conjecturons le génie de Ménandre d'après Térence, son imitateur, la fiction dans les choses de la vie commune était alors peu variée; l'amour ne s'adressait qu'à des courtisanes, et le nœud romanesque était presque toujours l'exposition ou l'enlèvement d'un enfant qui finit par retrouver ses parens. Cependant, pour ne choisir qu'un exemple, la pièce de Térence intitulée l'*Heautontimorumenos*, cette situation d'un père qui, qui d'abord injuste, parce qu'il fut trompé, regrette son fils

qu'il a éloigné, et se punit de sa faute par une vie dure et solitaire, présenterait un récit plein de naturel et d'intérêt. Marmontel en a tiré le plus touchant de ses contes moraux. Il est difficile de croire que, dans l'antiquité, le siècle où la nouvelle comédie, c'est-à-dire la comédie des mœurs, fût cultivée par Ménandre, par Philémon et par d'autres, n'ait pas vu naître plusieurs productions ingénieuses écrites en prose, et destinées à peindre pour les lecteurs, et sous la forme d'un récit, des personnages fictifs et des mœurs véritables, tels qu'on les représentait sur le théâtre.

Un genre de fiction romanesque dans lequel il n'est pas douteux du moins que les Grecs se soient exercés, c'est l'allégorie. Plutarque nous

apprend qu'Héraclide avait composé, sous le nom du fabuleux Abaris, un livre dans lequel les opinions des philosophes sur la nature de l'âme se trouvaient mêlées à des contes faits à plaisir. Une autre production que l'on peut regarder comme une dépendance des romans, ce furent les *fables milésiennes*. C'étaient de petites fictions assez semblables à nos fabliaux, et qui respiraient toute la mollesse de mœurs entretenue par le beau climat de l'Ionie. Un certain Aristide de Milet avait écrit dans ce genre un recueil célèbre. Cette corruption, qui, du reste, ne devait sembler guère nouvelle aux spectateurs des comédies d'Aristophane, gagna toute la Grèce, et fut portée dans l'Italie encore républicaine. L'historien Sisenna avait

traduit en latin le livre d'Aristide, et Plutarque nous raconte qu'après la défaite de Crassus, le général des Parthes trouva cet ouvrage dans le bagage militaire d'un officier romain, et qu'il le fit porter à Séleucie pour le montrer à l'assemblée de la nation comme une preuve de la décadence et des vices de leurs ennemis.

Ces *fables milésiennes* étaient fort vantées pour les grâces et la naïveté du style. Le nom en resta dans la langue latine pour exprimer des récits enjoués et libres. Un empereur romain peu connu dans l'histoire, Albinus, avait écrit dans ce genre, déjà cultivé par beaucoup d'écrivains, quelques contes dont le succès dura même après son règne. Il est douteux que toute cette littérature ait jamais produit quelque chose de plus

ingénieux et de plus délicat que la fable de *Psyché*, qui fut pourtant écrite dans la barbarie commencée du quatrième siècle, et à laquelle Apulée donne aussi le nom de *fable milésienne*, soit qu'il fût l'inventeur ou le traducteur de ce charmant récit.

Il nous est resté un petit recueil composé sous l'empire d'Auguste par un Grec, Parthénius de Nicée, qui paraît avoir puisé dans les récits de conteurs plus anciens. Mais le style de ce Grec et le choix de ses histoires ne peut donner qu'une bien faible idée des originaux perdus avec tant de chefs-d'œuvre d'un caractère plus grave et plus digne de nos regrets. Parthénius est un abréviateur assez maladroit. Il a cependant conservé, parmi plusieurs contes mythologi-

ques d'un intérêt médiocre, quelques historiettes d'une origine vraiment *milésienne*, ce qui doit paraître d'un grand prix aux curieux amateurs de l'antiquité. Malheureusement ces historiettes sont très-courtes ; et pour le style et l'enjouement du récit, on concevrait peut-être davantage ce que devaient être ces *fables milésiennes* tant vantées, en lisant un petit conte en prose que Bussy-Rabutin a traduit du latin moderne de Théophile, pour l'offrir à madame de Sévigné, qui lui répondit avec une indulgence très-méritoire : « Vo-» tre petit conte, mon cousin, est » habillé si modestement, qu'on peut » le louer sans rougir. »

Mais laissons là ces *fables milésiennes*, sur lesquelles nous sommes réduits à des conjectures, et par-

lons des romans grecs conservés jusqu'à nous. Le plus ancien qui nous soit positivement connu, au moins par un abrégé, est postérieur au siècle d'Alexandre. Le patriarche Photius, dans sa Bibliothéque, donne l'extrait fort court de cet ouvrage, écrit par Antoine Diogènes, qui se composait de vingt-quatre livres comme l'*Iliade*, et avait pour titre, *Des choses incroyables que l'on voit au delà de Thulé.* C'est une suite d'aventures extraordinaires et de courses lointaines et merveilleuses, au milieu desquelles se soutient le nœud d'un amour entre la jeune Dercyllis, Tyrienne, et l'Arcadien Dinias. Cette histoire ressemblait assez, à ce qu'il paraît, au *Recueil des voyages imaginaires* et au roman de

Cyrano de Bergerac. Dinias va même aussi dans la lune, qu'il rencontre de plain-pied en s'avançant jusqu'à l'extrémité des pays du nord. Le nom d'Alexandre est mêlé à ces folies ; et l'auteur suppose que ce conquérant a découvert le manuscrit de cette histoire dans une cassette près des tombeaux qui renfermaient les restes de Dercyllis et de Dinias. Voilà les fictions que les Grecs dégénérés faisaient succéder à leurs belles fables poétiques.

On conçoit en effet que la lointaine expédition d'Alexandre, étant venue saisir ces imaginations si longtemps fécondes, et qui commençaient à se lasser de produire, leur ait inspiré le goût d'un nouveau genre de merveilleux, que favorisait encore l'ignorance générale de

la géographie. Aussi paraît-il certain que les récits de voyages fabuleux et l'emploi de ce romanesque surnaturel, qui est le plus facile et le moins estimable de tous les genres, furent alors fort multipliés. L'*Histoire véritable* de Lucien ne semble, écrite que pour tourner en ridicule par l'exagération même de la folie, toutes ces narrations fabuleuses dont la Grèce était inondée.

Il faut ranger dans une autre classe le second roman dont Photius a donné l'analyse, *les Babyloniques, ou les Amours de Rhodanes et de Sinonis*. Cet ouvrage, pour la contexture, se rapproche assez de nos romans du seizième siècle, dans lesquels, après des enlèvemens, des combats, des aventures incroyables, on épousait une belle princesse, et

l'on devenait empereur ou roi. Il n'y a du reste dans tout cela nulle passion vraie, nulle peinture de mœurs, nulle imitation de la nature mais quelquefois un mouvement singulier d'imagination. Ce n'est pas le roman tel qu'il est entré dans le domaine du génie moderne. L'auteur des *Babyloniques*, nommé Jamblique, et Syrien d'origine, vivait sous le règne de Marc-Aurèle au milieu du second siècle.

La même époque vit naître un ouvrage singulier, qu'il faudrait placer parmi les plus fabuleux romans, si son principal caractère n'était point d'être écrit avec une bonne foi de superstition, avec un délire de crédulité, qui en fait le plus curieux témoignage de l'état où était alors tombé l'esprit humain, et lui donne

sous ce rapport l'importance d'un tableau de mœurs. C'est la *Vie d'Apollonius de Thyanes*, par Philostrate. Jamais tant de visions bizarres ne furent rassemblées par un écrivain; jamais contes si puérils ne furent débités avec un ton plus doctoral. Philostrate annonce cependant qu'il a travaillé sur des mémoires authentiques, et pour satisfaire la juste curiosité de l'impératrice Julie. L'intention morale du livre d'ailleurs n'est pas douteuse. Des idées d'humanité, de bienfaisance, de justice, sortent du milieu de ce fatras de révélations et de récits merveilleux. On sent l'influence de cette philosophie théurgique qui, dans la Grèce dégénérée, remplaça les pures et sublimes leçons de l'école de Socrate. C'est une espèce de roman moral sur

la magie; c'est la Cyropédie de l'*illuminisme*. Un pareil ouvrage n'appartient pas aux romans grecs; il prend un rang plus haut dans les archives de la littérature, quoique l'on doive le placer sur les tablettes particulièrement consacrées aux folies de l'esprit humain. C'est un monument fort peu honorable pour la raison; mais, par cela même peut-être, c'est un véritable monument historique.

Au reste, depuis Jamblique jusqu'à Héliodore, qui fut contemporain de Théodose-le-Grand, nous trouvons une longue lacune, dans laquelle on ne place aucune composition romanesque. Les *Amours de Théagène et de Chariclée* forment donc le plus ancien monument complet qui nous soit parvenu d'un récit

d'aventures supposées, mais vraisemblables, écrites en prose avec art pour le plaisir et l'instruction du lecteur. C'est le premier type du roman d'amour. On sait qu'Héliodore fut évêque de Tricca (aujourd'hui Triccala), ville de Thessalie. Un ancien historien a même raconté que le synode de la province, mécontent de l'ouvrage d'Héliodore, lui enjoignit de le supprimer, ou de quitter l'épiscopat, et que l'auteur préféra son livre à son évêché. Le sévère Boileau plaisante sur cette anecdote, dont il fait une application peu généreuse à l'archevêque de Cambrai et à son immortel Télémaque. Mais Bayle, et il faut lui en savoir gré, a fort bien réfuté cet ancien conte d'un évêché sacrifié pour un roman. Il a montré que le refus n'avait pas eu

lieu, parce que la proposition était impossible, Héliodore n'ayant aucun moyen de supprimer son livre, dont les copies étaient, dès long-temps, répandues dans la Grèce.

Cette apologie s'accorde avec le récit de Socrate, historien ecclésiastique, qui place la composition des *Amours de Théagène et de Chariclée* dans la première jeunesse d'Héliodore. Du reste, l'espèce de singularité que ce fait peut offrir dans toutes les suppositions s'explique assez par l'état de l'ancien monde, qui se débattait entre les restes usés du polythéisme et les bienfaits nouveaux du christianisme. Dans cette crise des opinions humaines, les talens étaient une conquête que les deux partis en présence se disputaient et cherchaient mutuellement

à se ravir. Ainsi, tel disciple des écoles profanes, nourri dans la douceur des mensonges d'Homère, et plein des philosophes païens, venait tout-à-coup chercher dans la loi chrétienne d'austères et sublimes vérités, et apportait avec lui, dans son passage, les arts et les séductions de sa première croyance. Le philosophe Thémiste se plaignait en mourant de ne pouvoir léguer son école au jeune Chrysostome, qui avait été longtemps son plus brillant élève. « J'a- » vais espéré, disait-il, le consacrer » aux Muses; mais les chrétiens me » l'ont ravi par un sacrilége. » Chrysostome devint bientôt le plus sublime et le plus touchant orateur de l'Église primitive.

Au reste, le roman d'Héliodore, bien qu'il soit rempli d'allusions aux

croyances mythologiques, est écrit sous l'influence des mœurs nouvelles; et l'on ne peut douter qu'Héliodore, évêque ou non lorsqu'il le composa, ne fût au moins initié dès lors dans les idées chrétiennes. On le sent à une sorte de pureté morale qui contraste avec la licence habituelle des fables grecques; et le style même, suivant la remarque du savant Coray, est empreint des formes de l'éloquence chrétienne, et renferme beaucoup d'expressions familières aux écrivains ecclésiastiques. Ce style est d'ailleurs pur, poli, symétrique; le langage de l'amour y prend un caractère de délicatesse et de réserve fort rare dans les écrivains de l'antiquité. On conçoit la vive impression que cette lecture avait faite sur l'imagination du plus tendre de nos poëtes,

de Racine, dans sa première jeunesse, étudiant la langue grecque à Port-Royal. L'élégance des tours avait dû lui plaire; le sujet encore davantage, en lui offrant de nouveaux sentimens qui répondaient à son instinct poétique, et dont les graves lectures qu'il faisait avec ses maîtres ne lui avaient point donné l'idée. Telle était la respectable sollicitude de ces pieux solitaires, que, dans les éditions toutes grecques, qu'ils confiaient à leurs élèves, ils avaient eu soin d'effacer les moindres passages qui pouvaient blesser la plus parfaite innocence de mœurs. Ils étendaient ce soin même aux textes grecs des historiens les plus sévères. Le roman d'Héliodore, surpris dans les mains du jeune Racine, devait être un grand scandale. Un

premier, un second exemplaire, furent jetés au feu; et Racine, pour se mettre à l'abri de ces confiscations, prit le parti d'apprendre par cœur le livre proscrit : sorte de désobéissance qui n'était pas d'un usage facile, et que le sévère Lancelot dut presque lui pardonner.

Quoi qu'il en soit, il paraît certain que cette première passion tant traversée alla jusqu'à lui inspirer une tragédie dont le roman d'Héliodore avait fourni le plan, les caractères, et probablement les principales situations. Racine choisit bientôt de meilleurs modèles et des sujets plus dignes du théâtre; mais l'erreur du jeune poëte s'explique par le fonds d'intérêt qui règne dans *Théagène et Chariclée*. « Il avait conçu dès » l'enfance, nous dit Racine le fils,

» une passion extraordinaire pour » Héliodore ; il admirait son style et » l'artifice merveilleux avec lequel » sa fable est conduite. » Ce dernier éloge doit nous paraître sans doute fort exagéré. La fable d'Héliodore est bien éloignée de la savante intrigue de nos bons romans. Des pirates, des combats, des enlèvemens, des captivités, des reconnaissances, voilà tous les ressorts de l'ouvrage. Mais ce que l'on doit le plus regretter dans le roman d'Héliodore, c'est qu'il ne fait point connaître un état de la société, et qu'à l'exception de cette lueur d'humanité chrétienne que l'on y voit percer, il n'offre que des mœurs fictives, et ne représente ni un siècle ni un peuple. On ne pourrait indiquer, d'après l'ouvrage, à quelle époque les personnages sont

placés. Sous ce rapport, ce roman ressemble beaucoup à nos prolixes romans du dix-septième siècle, où l'on faisait consister l'imagination à ne rien peindre suivant la nature. Ainsi Héliodore promène long-temps ses personnages dans l'Égypte; mais cette Égypte n'est ni l'ancienne Égypte, ni l'Égypte des Perses, ni celle des Ptolémées, ni celle des Romains. Il met sous nos yeux les fêtes et les assemblées publiques d'Athènes, mais il n'emploie que des traits vagues qui ne montrent ni Athènes libre, ni Athènes conquise. Le roi d'Éthiopie, qui figure dans son ouvrage, ressemble tout-à-fait à ces rois de Perse ou d'Arménie, dont mademoiselle Scudéri faisait grand usage, et qui n'étaient d'aucun temps ni d'aucun pays. Cette manière d'é-

crire est une grande perte pour la curiosité du lecteur. De quel prix seraient des ouvrages antiques où les aventures fictives s'uniraient à la peinture vraie des mœurs et de l'état social! Mais la littérature sophistique du Bas-Empire ne s'est point élevée si haut. Héliodore n'est point un Walter Scott; son livre doit paraître toutefois un monument précieux, je dirai même respectable, comme étant la source la plus ancienne de cet art du roman, qui a tant amusé notre Europe moderne.

On ne saurait le lire que dans l'original ou dans la traduction d'Amyot, dont le style un peu diffus est toujours naturel, ingénieux et élégant à sa manière.

Les *Amours de Leucippe et de Clitophon* viennent après ceux de *Théa-*

gène et de Chariclée, et ne les valent pas sous un rapport. Je ne sais à quoi pensait le bon empereur Léon le Philosophe de faire un petit madrigal en vers grecs à la louange de ce livre, et pour en recommander la lecture aux amis des bonnes mœurs. Il est bien vrai que l'héroïne Leucippe, captive et sans secours, conserve une irréprochable pureté et une parfaite constance; mais les peintures les plus libres et les traces les plus choquantes de l'infamie des mœurs antiques se rencontrent dans ce roman. L'auteur, Achille Tatius, finit, au rapport de Suidas, par embrasser le christianisme, et fut élevé à l'épiscopat. Le savant Huet, qui a jugé son ouvrage avec une grande mais juste sévérité, paraît douter de cette circonstance; et l'on

doit croire au moins qu'il y eût un long intervalle entre le roman et la conversion.

Il faut avouer au reste qu'indépendamment de l'extrême liberté de quelques images, le livre entier est écrit sous une influence toute païenne, et dans une allusion continuelle aux fables voluptueuses de la mythologie. Sous ce point de vue, il est infiniment curieux, ainsi que plusieurs autres de ces romans grecs; il marque bien à quel point l'ancien système religieux avait préoccupé les esprits et les sens, et quelle force il conservait encore au milieu du quatrième siècle. Il semblait, pour ainsi dire, que ce système fût lié à tout mouvement de l'imagination, et que l'esprit ne pût se jouer sans retomber dans les liens de ces fables trop

flatteuses. C'est un des traits les plus frappans de l'histoire si intéressante de l'esprit humain pendant les premiers siècles de la régénération chrétienne.

Au reste, le roman d'Achille Tatius, épuré comme il doit l'être, paraîtra l'un des plus agréables ouvrages de la collection romanesque des Grecs. L'auteur est sophiste ; et pouvait-il ne pas l'être au temps où il écrivit ? Mais les aventures qu'il raconte offrent une variété assez piquante ; la succession des événemens est rapide ; le merveilleux, naturel ; le style, un peu affecté, n'est pas sans éclat. Photius, du reste assez rigoureux pour cet ouvrage, en loue beaucoup l'élégance et l'harmonie ; il observe que les périodes de l'auteur sont précises, claires, agréa-

bles à l'oreille, et qu'enfin il fait surtout un fréquent et habile usage d'une figure appelée l'*épitrope*. Ce dernier mérite n'intéressera guère la foule des lecteurs ; mais, ce qui vaut mieux peut-être pour eux, le livre est court, et il amuse.

Immédiatement après cet ouvrage, Huet a placé parmi les romans grecs, et a longuement analysé un récit des *Aventures de Théagène et de Charide*, qui porte pour titre *Du vrai et du parfait amour*; et que le docte évêque croit pouvoir attribuer à l'ancien Athénagoras, philosophe d'Athènes, et l'un des premiers défenseurs du christianisme. Il est certain que ce roman n'est pas sans mérite, et qu'il respire surtout une sorte d'élévation et de spiritualisme. S'il venait de l'antiquité, ce serait un

monument curieux. Mais le manuscrit original ne s'est jamais trouvé, et l'on ne doute plus aujourd'hui que l'ouvrage entier ne soit une fiction du prétendu traducteur. C'est même le premier modèle de toutes ces suppositions de romans traduits du grec ; genre de travestissement facile et souvent insipide, que Montesquieu n'a pas dédaigné d'emprunter dans le *Temple de Gnide*.

Les Amours d'Abrocome et d'Anthia, dont Huet ne parle pas, sont bien autrement respectables ; car ils ont une origine certaine et vraiment grecque. L'auteur, Xénophon d'Éphèse, écrit avec art ; son livre ne présente, suivant le défaut général de tous ces romans, que des mœurs vagues et fictives et des aventures communes ; mais il y a de la grâce

dans quelques détails. Le romancier n'a pas craint de commencer par un début qui ressemble à un dénoûment. Dès les premières pages le bel Abrocome et la belle Anthia, l'ornement de la ville d'Éphèse, sont heureux amans et heureux époux; mais il arrive bientôt de cruelles séparations et de longues traverses, qui ne servent qu'à développer davantage la fidélité d'Abrocome et la vertu d'Anthia, jusqu'au moment d'une paisible réunion. Ce petit livre, à tout prendre, est d'une lecture agréable, et, pour le fond des aventures, aussi neuf que beaucoup de romans modernes.

Entre ces différens romanciers et ceux qui les suivent encore, la série chronologique se marque, pour ainsi dire, par une décadence progressive.

A chacun de ces ouvrages, cette admirable littérature grecque, dont ils sont le faible et dernier produit, semble baisser d'un degré. Comme les auteurs ne prennent rien dans la nature, comme ils imitent ce qui les a précédés, et n'ont pas l'air de sentir le temps où ils vivent, ils deviennent successivement des copistes de copistes. Toute couleur disparaît; les traits mêmes s'effacent; et les plus récens de ces ouvrages semblent quelque épreuve de gravure sortie la dernière d'une planche usée: C'est l'idée qui se présente involontairement, lorsque l'on passe d'Abrocome et d'Anthia aux *Amours de Chéréas et de Callirhoé*, ouvrage que le docte Larcher a traduit, mais qu'il n'a pu rendre amusant.

Mais à quelle époque de cette dé-

cadence, sur quel point de cette ligne qui aboutit au néant, faut-il donc placer la jolie pastorale de Longus, cette peinture de *Daphnis et Chloé* tant célébrée pour la naïveté? Les savans n'en disent mot. On ne sait rien sur Longus; ni sa vie, ni son siècle, ni même s'il a existé; car le nom latin de Longus est assez singulièrement placé en tête d'un ouvrage écrit en grec. Le style de cet ouvrage, quel que soit du reste l'auteur, ne peut donner que de faibles probabilités sur le temps où il a été écrit. Ce style, hâtons-nous de le dire, n'est rien moins que naïf. Amyot seul a trompé le lecteur. La diction de l'original est d'une élégance curieuse, ingénieusement concise, habilement symétrique; rien n'est perdu pour l'art. Chaque épithète, chaque mot

est placé dans une intention fine et délicate. Les termes sont employés dans les acceptions les plus justes et les plus expressives ; le rapport des sons est adroitement ménagé : c'est un petit chef-d'œuvre de clarté, de propriété, de finesse et de coquetterie, plutôt que de grâce. Photius ne le désigne pas dans sa Bibliothéque; mais il est impossible que cette exquise élégance soit d'une époque plus rapprochée que le siècle de Photius, et ait pu naître dans le mauvais goût et l'ennuyeuse scolastique du huitième siècle.

Du reste, Longus est-il du second, du troisième ou du quatrième siècle? c'est ce que l'on ne peut même conjecturer. Il semblerait, par la pureté de son élocution, appartenir de droit à l'époque la plus ancienne : mais

les Grecs étaient de studieux imitateurs des formes du style ; et dans quelques-uns des plus modernes, le bon goût et le choix de cette imitation peut tromper sur la date de leurs écrits. Ce qui ne saurait se feindre, c'est une première fleur de naturel qui appartient aux langues jeunes encore, et que l'art ne peut ni leur conserver ni leur rendre. Le peintre de *Daphnis et Chloé* est sans doute le plus élégant et le plus gracieux des sophistes ; mais il est encore sophiste. On le sent, on le voit à l'élégance travaillée de ses descriptions, et quelquefois même à un certain luxe de naïveté qui n'est pas la nature. Il faut l'avouer cependant, le sujet si heureusement choisi par Longus corrige, pour ainsi dire, l'artifice trop visible de son langage. Il

y a dans cet amour qui ne se connaît pas lui-même, dans cette première ignorance du cœur et des sens, un charme infini dont la peinture souvent essayée plaira toujours à l'imagination. C'est le charme qui se retrouve dans le *Premier Navigateur* de Gesner; dans les scènes de Shakespeare entre Ferdinand et Miranda, enfin et surtout dans *Paul et Virginie*; car nous ne parlons pas du conte où Marmontel a gâté la grâce native de ce sujet par une lourde indécence et des puérilités doctorales.

Le romancier grec n'a pas évité l'écueil d'un pareil récit, les images trop libres; et le hardi français d'Amyot les fait encore ressortir. On y trouve même quelques souillures de mœurs grecques, qui déparent

indignement un tableau tracé quelquefois par la main d'Albane. Cependant on ne peut nier que *Daphnis et Chloé* n'ait servi de modèle à *Paul et Virginie*. A travers les changemens de costume, de croyance et de climat, l'imitation est sensible dans le langage des deux jeunes amans ; les mêmes naïvetés passionnées sortent de la bouche de Daphnis et de celle de Paul : mais la supériorité de l'auteur français, ou plutôt des sentimens qui l'ont inspiré, se montre partout, et fait de son ouvrage l'une des plus charmantes productions des temps modernes. Cette supériorité ne tient pas seulement à une diction plus simple, à un goût plus ami du naturel et du vrai ; elle tient surtout à la pureté morale et à l'espèce de pudeur chrétienne qui règne dans

Paul et Virginie. Le tableau de Longus n'est que voluptueux ; celui de l'auteur français est chaste et passionné.

Un écrivain célèbre, dans le parallèle ingénieux qu'il établit entre les littératures ancienne et moderne, et leurs manières diverses de concevoir des sujets semblables, a choisi pour opposer aux plus heureuses scènes de *Paul et Virginie* quelques passages des idylles de Théocrite. On peut regretter qu'il n'ait pas voulu faire usage du roman de Longus. Ce choix eût mieux servi le dessein que l'auteur se proposait par ces comparaisons littéraires, et fait ressortir davantage cette idée de perfectionnement moral qu'il attribue à l'influence du christianisme, et qu'il recherche dans les monumens de la société et

dans toutes les productions de la littérature et des arts chez les nations modernes. L'objet de la comparaison est frivole sans doute ; mais nulle part les différences n'auraient paru plus marquées et plus à l'honneur de la civilisation nouvelle. Que renferme en effet la jolie pastorale de Longus? Une peinture plus vive que touchante des premières émotions, des premiers sentimens de deux jeunes amans élevés dans la simplicité d'une vie champêtre et protégés contre eux-mêmes par la seule ignorance. Du reste, nulle idée de bonté morale ne se mêle à ce tableau, et ne vient l'épurer et l'embellir. Daphnis et Chloé sont innocens, et non pas vertueux. L'intérêt même de cette innocence ne se conserve pas long-temps ; et l'épisode de la cour-

tisane Lycénion, si choquant sous le rapport du goût, fait disparaître la moitié du charme. Un merveilleux mythologique assez ridicule vient terminer le seul incident qui sépare les jeunes amans. Enfin Daphnis et Chloé, long-temps nourris par des bergers, retrouvent leurs parens qui les avaient fait autrefois exposer; le père de Daphnis, parce qu'il avait déjà deux autres enfans; et le père de Chloé, parce qu'il avait éprouvé des revers de fortune : les deux amans sont unis et heureux.

Quelle distance de cette barbare exposition des enfans négligemment racontée comme une aventure commune, de ces premières années de l'adolescence si librement décrites, de ces mœurs impures dans leur innocence même, de cette passion sans

combat et sans sacrifice; quelle distance de tout ce matérialisme d'amour à la sublime chasteté d'âme qui règne dans *Paul et Virginie*, à cette piété filiale, à cette active charité, à ces vertus religieuses groupées comme autant de compagnes inséparables autour d'une innocence qu'elles défendent et qu'elles embellissent! Combien la naïve tendresse des deux jeunes amans est rendue plus intéressante par leur bonté pour les autres! Que Virginie est touchante lorsqu'elle va demander à un maître barbare la grâce de la pauvre négresse! Quelle sublimité dans cet héroïsme de la pudeur qui termine les jours de la jeune fille, plus vierge encore qu'amante! Il faut l'avouer, tous ces sentimens délicats et tendres sont prodigieusement su-

périeurs aux jolies descriptions du sophiste grec. C'est un nouvel ordre moral; c'est un monde meilleur; et je ne connais pas dans la littérature ancienne et moderne de terme de comparaison où l'avantage poétique de la civilisation chrétienne se fasse mieux sentir.

La pastorale de Longus n'en mérite pas moins des lecteurs; c'est le seul de tous ces romans grecs où l'on remarque un caractère d'originalité. Le naturel est d'ailleurs une chose si admirable et si rare, que, dût-on n'en retrouver que quelques traits perdus dans mille défauts, il faut en tenir un compte infini. Quelques pages de *Daphnis et Chloé* sont marquées de cette heureuse empreinte, que le style d'Amyot rend plus vive encore et plus vraie. Sa traduction

est un monument de la langue française. Un savant et spirituel helléniste, habile imitateur de notre vieux français, a complété et embelli cette traduction en y joignant la version d'un fragment qui manquoit à toutes les éditions de Longus, et qu'il a découvert dans une bibliothéque de Florence. On peut donc lire aujourd'hui Longus, et le juger à coup sûr; on lui rendra justice en le préférant aux pastorales italiennes, où l'on trouve les mêmes jeux d'esprit, les mêmes affectations de langage, avec moins de passion et de vérité.

Après avoir parlé de Longus, nous pouvons descendre, sans nous arrêter, dans les derniers abîmes de la décadence littéraire des Grecs; il n'y a plus rien sur notre passage qui mérite attention. Les *Amours d'Ismène*

et d'Isménias réunissent tout ce qu'il y a de vulgaire et de mauvais dans les ouvrages précédens. On peut remarquer seulement que dans ce roman le personnage principal raconte lui-même son histoire; forme dont les modernes ont fait beaucoup d'usage, mais qui ne se retrouve guère parmi les anciens que dans la *Métamorphose de Lucius*, et dans le trop fameux *Satyricon* de Pétrone. Cet ouvrage est intitulé, dans l'original, *Drame d'Eustathe sur Isménias et Ismène*. Eustathe est désigné par Ducange comme *protonobilissime* et *grand-archiviste*. Son ouvrage est bien digne de ce misérable Bas-Empire, sous lequel ces dénominations de la cour de Byzance avertissent qu'il faut placer l'auteur. On y sent l'épuisement d'idées, l'espèce d'ap-

pauvrissement intellectuel qui caractérise cette époque de l'histoire. Il peut être lu avec curiosité sous ce rapport ; ce sont les médailles d'un siècle de décadence, médailles mal frappées, mais précieuses et véridiques par leur imperfection même.

Les *Amours de Rhodanthe et de Dosiclès* sont du même temps, ou même moins anciens. Le romancier qui vivait au onzième siècle, annonce qu'il est *illettré, nouvellement revêtu de la bure, et l'un de ces humbles moines qui ne possèdent rien sur la terre*. Il a cependant de l'érudition et quelque rhétorique ; et même il a écrit sa narration en vers, c'est-à-dire dans une espèce d'ïambes peu réguliers, alors fort en usage, et nommés vers politiques. C'est dans la même forme que sont écrits les

Amours de Drosille et de Chariclès, par Nicétas Eugénianus, le dernier ouvrage de cette série. Il semble que les auteurs de ces fades romans, copiés de tous ceux qui les avaient précédés, aient été à la fin saisis eux-mêmes d'une sorte de pudeur en voyant la stérilité de leurs inventions, et qu'ils aient essayé de couvrir une telle indigence par cette parure des vers qui, dans les premiers jours de la civilisation grecque, avait embelli la fable et l'histoire, et semblait presque inséparable de la parole même. Mais les vers, accent naturel de l'imagination inspirée, ne sont rien par eux-mêmes, quand l'imagination est éteinte : ils n'ont pas une vertu magique qui ranime des cendres :

Carmina non possunt Erebo deducere manes.

Nicétas Eugénianus avait langui bien des années dans la poudre des manuscrits. Un savant célèbre, M. Boissonnade, l'en a tiré, et il a fait disparaître, pour les érudits du moins, la nullité du texte, sous des notes dictées par la philologie la plus curieuse et la plus variée. Mais le roman, laissé à lui-même, n'en est pas moins l'insipide redite de ces amours de convention, de ces infortunes triviales, de ces vaines descriptions que l'on a vues partout, et qui reviennent comme des importuns cent fois rencontrés et toujours inévitables. Ce sont des brigands, des tempêtes, des pirates. Il serait impossible de tirer de là une peinture fidèle, un sentiment vrai, une

seule expression naturelle et vive. C'est une littérature morte, image d'une société détruite par le malheur et la servitude. Il y a des sons, des phrases, des formes de style, des apparences, et, s'il est permis de le dire, des ombres de pensées; mais il n'y a plus d'âme, plus de vie. On dirait ce guerrier de l'Arioste qui, tué dans un combat, continua de combattre quelque temps par habitude, avant de s'apercevoir qu'il était mort. Ce roman n'offre aucune des curiosités de mœurs, aucun des traits ingénieux qui, dans les ouvrages précédens, balancent et rachètent bien des défauts, et doivent encore exciter l'intérêt. Il mérite seul un anathème entier et sans réserve.

On éprouve un sentiment de douleur en voyant cette admirable litté-

rature grecque, si variée, si brillante, disparaître et se perdre ainsi dans les sables. Long-temps féconde sur son propre sol, heureusement transplantée en Sicile, en Égypte, en Asie, il semblait qu'elle fût douée d'une vie immortelle; seule, dans les annales du monde civilisé, on l'avait vue jouir du privilége de se renouveler plusieurs fois avec la même splendeur, et de se conserver florissante pendant plus de mille années. Combien de siècles d'intervalle, combien de révolutions de temps et de mœurs entre Homère et saint Jean Chrysostome! Et tout cet espace avait été marqué, de distance en distance, par de grands génies, poëtes, philosophes, orateurs, qui avaient enrichi l'héritage de l'esprit humain. Enfin la chaîne s'est rompue, sans

pouvoir se renouer ; le sol inépuisable a cessé de produire ; et le onzième siècle, l'époque la plus barbare et la plus malheureuse de notre Occident, nous montre aussi dans l'Orient le génie grec réduit presque aux misérables productions d'Eustache et de Nicétas. Car les chroniqueurs de Byzance, dans ce siècle et les âges suivans, ne valent guère mieux que ses romanciers. La fiction et l'histoire attestent également la décrépitude où était tombé l'esprit humain.

La conquête musulmane est venue surcharger d'un poids épouvantable cet affaissement de la nation la plus ingénieuse de la terre. Cette langue qui avait reçu le dépôt de tant de grandes pensées, et qui, même dans les faibles et dernières productions

que nous venons d'analyser, conservait encore ses formes inimitables, a fini par se déconstruire et s'altérer. Non qu'elle soit devenue méconnaissable dans l'idiome qui lui a succédé, et qui porte le nom de *romaïque*. Ses élémens étaient trop indestructibles; ils ont été seulement déplacés, confondus, entremêlés de quelques termes barbares, à peu près comme ces débris des statues de Phidias, ces précieux bas-reliefs, ces fûts de colonnes, ces fragmens de marbre et de granit, qui, après avoir décoré les temples des dieux, servent, dans cette même Grèce conquise et subjuguée, à étayer de grossiers ouvrages, et se sont conservés dans un bain turc ou dans le vestibule mal orné d'un pacha. Ainsi, le grec moderne, s'il a perdu les savantes com-

binaisons et l'ingénieuse économie de l'ancien hellénisme, en a gardé littéralement presque tous les mots et les sons; et le Philoctète de Sophocle s'écrierait encore en les écoutant : O voix chérie ! qu'il est doux d'entendre et de reconnaître de tels accents ! Ὦ φίλτατον φώνημα.

Cette ineffaçable ressemblance qui a survécu à tant de maux, cette filiation conservée dans la langue et dans les usages, est aujourd'hui bien mieux attestée par les efforts des Grecs pour briser un joug impie et détestable. Les Grecs ont encore quelque chose de leurs aïeux. Depuis les premiers jours de leur révolution si récente [1], et la plus légitime que

[1] Ceci a été publié pour la première fois en 1821, à une époque où beaucoup

les hommes aient jamais entreprise, on ne peut voir sans admiration tous les traits d'héroïsme et de dévouement national qui ont honoré leur cause si digne de regards et des secours de l'Europe civilisée. Tout à l'heure nous recherchions péniblement les traces de leur ancienne décâdence dans les monumens de leur littérature jusqu'au douzième siècle; et cette futile stérilité d'esprit qui caractérisait leurs dernières productions nous semblait une prédiction et une image de l'apathie servile où ils ont langui pendant plusieurs siècles. Portons les yeux plus haut. Cherchons les Grecs sur cette

d'anathèmes, de sophismes et de préventions politiques attaquaient l'insurrection naissante des Grecs.

scène où le monde les voit reparaître avec toute la vigueur d'une nation nouvelle, et je ne sais quelle tradition d'enthousiasme antique. Leurs évêques se sont montrés, comme aux siècles de l'Église primitive, défenseurs des peuples, hommes d'état, et martyrs. La nation tout entière s'est levée contre les barbares, avec cet orgueil de la supériorité morale qui animait les anciens Hellènes, et qui redoublait en eux la vertu guerrière; et, il ne sera pas inutile de le dire, les lettres avaient préparé dès long-temps ce mouvement sublime. Les nombreux lycées qui, depuis vingt-cinq ans, s'étaient formés dans la Grèce asiatique et dans les îles, ont fourni des officiers aux milices courageuses de la Morée. Le petit sénat de Calamata compte dans son sein de

savans religieux nourris dans les traditions historiques et dans l'ancienne langue de leur patrie. Nos sciences modernes ne sont pas moins familières aux Grecs; et elles ont concouru à leur noble entreprise, en leur donnant dans la marine une supériorité relative, qui seule a pu leur permettre de lutter sans folie contre le nombre et la puissance des Turcs. Il y a donc chez ces hommes, naguère si opprimés, tous les élémens d'une société forte et éclairée. Le sentiment de la patrie surtout les domine au plus haut degré; il s'est soutenu dans leur esclavage, il s'est nourri de leurs malheurs; il est maintenant à découvert, trahi par l'espérance, enflammé par le succès, et ne peut être comprimé que par la destruc-

tion entière d'une race chrétienne. Puisse donc cette nation, qui ne saurait plus être abandonnée aux Turcs sans être anéantie; puisse cette nation, si long-temps malheureuse, être enfin rendue à la civilisation de l'Europe, et trouver dans la protection des grandes puissances une paix qu'elle n'a point connue sous les violences arbitraires de l'esclavage, et qui lui donne enfin le loisir de cultiver tous les arts où l'appelle son heureux génie! Gloire au prince qui accomplira ce grand ouvrage, et qui se fera, pour ainsi dire, honneur de la destinée, en hâtant et surtout en rendant moins sanglante [1] l'inévitable libération

[1] Les Turcs, a dit énergiquement M. de Bonald, *ne sont que campés en Eu-*

d'un peuple chrétien! Pour la première fois l'ambition mériterait d'être remerciée au nom de l'humanité.

rope. Laissera-t-on ce camp barbare s'asseoir sur les cendres de la Grèce? en serait-il mieux affermi? Jamais le massacre d'un peuple n'a consolidé la paix ; Les dernières cruautés que les Turcs ont commises dans l'île de Chio, dans cette contrée opulente et paisible, attestent qu'ils ont juré l'anéantissement de la population grecque. Quelque faible et abandonnée que soit cette population, l'arrêt de mort et de destruction finale lancé contre elle lui rendra des forces, prolongera cette lutte épouvantable et désespérée, et ne permettra pas sans doute à l'Europe du dix-neuvième siècle et de la Sainte-Alliance de laisser s'accomplir sous ses yeux cet holocauste d'un peuple entier, d'un peuple chrétien.

FIN.



Thyatoir
Sardes
MINEURE
SMYRNE
Philadelphie
38
Ephèse
mos
37
Cos
RHODES
36
35
ANÉE
25
26
Ecrit par Quinet

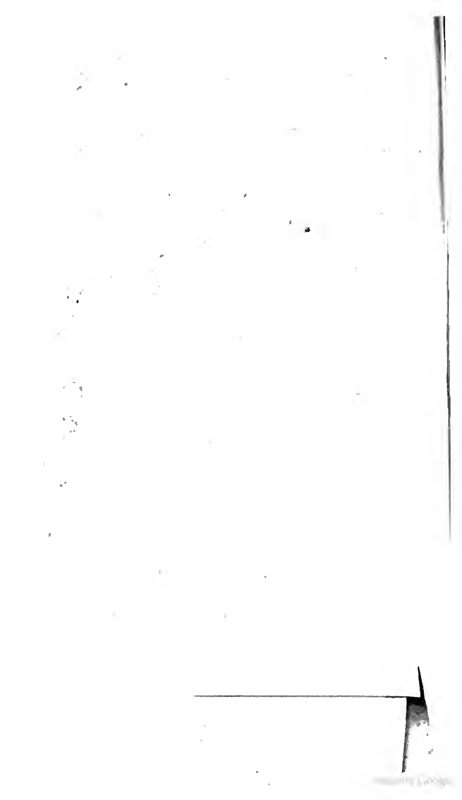


TABLE.

FIN DE LA TABLE.



